

FRANZ

WERFEL

LE PASSÉ RESSUSCITÉ

1928



LIVRE
de
POCHE

biblio

tice. Le fils était un homme intelligent et un hôte très bien vu dans la meilleure société et dans les châteaux de l'ancienne Autriche. Cela lui suffisait.

Le juge regarda dans la direction de la porte et se leva. Il avait pour principe d'accueillir debout, comme des visiteurs, les accusés qu'on lui amenait.

L'inculpé qui entra en ce moment paraissait de dix ans au moins plus âgé que Sebastian. Il se tint à distance, les jambes tremblantes et la tête baissée, contenance que le juge connaissait bien et qui prouvait, sans aucun doute, que l'homme était dans cette situation pour la première fois.

Sebastian attendit que le gendarme eût disparu, puis d'une voix claire, dont le timbre métallique voulu renfermait à la fois de l'autorité et de la bonté :

« Vous voici donc, monsieur Adler? Bonjour! »

Il lui tendit la main. L'homme, la tête baissée, ne le remarqua pas. Mais Sebastian ne retira pas sa main; il la posa — comme si son geste n'avait eu aucune intention — sur l'encadrement extérieur de son bureau, et d'une voix maintenant légère et rapide :

« Approchez un peu, monsieur Adler! Je suis le D^r Sebastian. »

L'inculpé ne bougea pas.

Le juge continua sur un ton vif et doux :

« Nous nous rencontrons ici, aujourd'hui, pour apprendre un peu à nous connaître, monsieur Adler. N'ayez aucune crainte! Vous voyez que notre entretien n'a pas de témoin. Mon greffier n'est pas là, son service est fini depuis longtemps. Vous pouvez parler tranquillement. Vous n'êtes responsable, devant la justice, que des déclarations enregistrées en procès-verbal et signées par vous. Je devine que vous vous faites une opinion erronée de mes fonctions, des fonctions d'un juge d'instruction. Je ne suis pas votre adversaire. Mon devoir n'est pas de condamner, mais d'examiner. Je ne pourrais être votre adversaire que du moment où je

serais convaincu de l'évidence des accusations portées contre vous. Mais je ne suis pas du tout convaincu, monsieur Adler! Je vous prie de bien comprendre ce que je vous avoue là : je n'ai pas le plus petit intérêt à dresser contre vous une preuve du délit. D'autres vous exposeraient peut-être maintenant les avantages légaux qu'entraîne un aveu sincère. Je méprise un tel exposé. Comprenez simplement que je ne vois pas en vous un coupable, mais un homme tombé dans un grand embarras. Par conséquent prenez courage, monsieur Adler! Asseyez-vous, je vous prie! »

Adler se glissa doucement vers le siège réservé aux accusés et s'assit. Ce qui surprit tout d'abord en cet homme l'attention de Sebastian, ce fut une calvitie bosselée, largement échancrée, telle une brosse usée; une couronne de boucles assez longues, d'un gris sale, entourait cette calvitie; il portait un collier de barbe de la même couleur. Le front portait une telle saillie qu'il surplombait les lunettes à double biseau derrière lesquelles s'abritaient les pauvres yeux clignotants, aux paupières enflammées. L'homme n'était ni grand, ni petit, ni bien ni mal vêtu.

Le Docteur Sebastian puisa dans l'abondante collection de masques que lui fournissait, au point de vue social, son expérience de juge, pour classer l'homme : rédacteur de nuit, sans doute, décida-t-il. Puis il tira du fascicule la feuille sur laquelle était relevé le matricule d'Adler. Sous leur timbre nasillard ses paroles n'arrivaient pas à dissimuler complètement l'esprit de méchante facétie qu'engendre irrésistiblement la force de telles situations.

« Vous devez accepter quelques petites formalités par-dessus le marché, monsieur Adler! »

Et il lut à haute voix :

« Franz, Joseph Adler, né à Gablonz, en Bohême, le 17 avril 1884... »

Il posa lentement le papier devant lui :

« Vous n'avez pas plus de quarante-trois ans? Mais c'est... »

Il n'acheva pas sa phrase pour ne pas désobliger l'accusé. Mais il songea : le même âge que moi ! Il passa une main complaisante dans son abondante chevelure, et caressa une joue encore jeune.

Puis, repoussant le dossier, sans autre délai il questionna :

« Voulez-vous me parler de l'éducation que vous avez reçue, monsieur Adler? »

L'homme avait une voix extraordinaire. Il expulsait violemment ses paroles et semblait en même temps les ravalier. Son visage exprimait une politesse désespérée et rougissait souvent sans raison. Même sous les sourcils légers la peau rougissait et le front puissant se couvrait de grandes plaques. Sebastian fit toutes ces remarques sans trop vouloir scruter le visage de l'inculpé. Il sentait que sous une politesse désespérée et une dignité feinte, l'homme ricanait d'inimitable façon, comme s'il cherchait un complice jugeant la situation aussi ridicule qu'il la voyait lui-même.

Adler exposa son histoire.

« Je suis allé au lycée. Malheureusement j'ai dû interrompre mes études. Plus tard, je les ai reprises en partie et j'ai étudié la Philosophie pendant un semestre à l'Université de Berlin; l'Histoire aussi, mais je n'ai pu atteindre le doctorat. »

Brusque révérence.

Sebastian manifesta de la considération :

« Votre culture intellectuelle vous sera utile, monsieur Adler! Mais parlez-moi donc un peu maintenant de votre profession! De quoi vivez-vous? »

Adler mâchonna solennellement les mots par lesquels il reconnut :

« Je vis d'énigmes. »

Sebastian pesa avec attention la phrase paradoxale, avant de s'étonner :

« D'énigmes? Que voulez-vous dire? »

Adler rabattit lentement le col de son habit, et montra du doigt un insigne. C'était un grand point d'interrogation doré sur écu bleu.

« Je suis secrétaire du club des énigmes. »

Cette explication avait peut-être froissé le juge. Son timbre de voix devint légèrement froid et agressif :

« Très mystérieux! Mais je vous ai interrogé sur votre profession!

— Certainement, monsieur le Conseiller à la Cour d'appel! Je fournis des énigmes aux journaux. »

Le Docteur Sebastian prit un crayon qu'il avait sous la main et commença à griffonner et à dessiner sur le buvard placé devant lui.

« Parfaitement, des énigmes! des mots croisés! des devinettes! des charades! des oracles en vers et en prose! très bien! je comprends. Mais dites-moi donc, monsieur Adler, ces énigmes sont-elles lucratives? »

Adler chuchota avec empressement :

« Cela dépend, monsieur le Conseiller! J'ai très peu de besoins. D'autre part, je travaille également les problèmes d'échecs. »

Sebastian considéra longuement et avec insistance l'ornement qu'il avait dessiné sur le buvard. Il se mit à l'enrichir, à l'enjoliver, et sans lever les yeux :

« Dites-moi! Vous fréquentez régulièrement les prostituées, n'est-ce pas? »

Adler leva les épaules, et fit un geste de la main, comme pour dire : « Regardez-moi, voyons! Que dois-je faire? »

Le juge eut un sourire bienveillant, qui prétendait tout comprendre et tout pardonner :

« Vous pouvez me dire tranquillement la vérité, monsieur Adler! Nous sommes entre hommes! Nous sommes des hommes modernes et cultivés! Je ne vois aucune honte à cela! Chacun s'arrange comme il peut! Les uns se marient, d'autres font les Don Juan, les uns

sont vieux, les autres n'ont pas de tempérament, les uns sont hardis, les autres, timides. Je vous en prie, parlez franchement. »

L'aveu ne semblait pas aussi facile à l'accusé que la mise en demeure l'avait été au juge.

Cependant, il avoua après un silence :

« Oui ! De temps à autre je me rends chez les prostituées !

— Préférez-vous les filles de la rue ou les maisons closes ?

— Cela m'est tout à fait indifférent, monsieur le Conseiller ! »

Sebastian se demanda à quoi tendait la question qu'il venait de poser. Elle lui avait échappé. Cependant, en l'occurrence, il jugea sa curiosité excusable. Elle était indispensable :

« Et que faites-vous de la fidélité, monsieur Adler ? Gardez-vous longtemps la même fille, ou en changez-vous souvent ? »

Adler, qui sous ces paroles sembla craindre un piège, fit une réponse évasive.

Sebastian ne levait toujours pas les yeux ; il avait pour principe, au cours du premier interrogatoire, qu'il voulait sans contrainte, de ne pas embarrasser l'adversaire par ses regards, d'autant plus qu'à cet instant l'entretien approchait du nœud de l'affaire :

« Vous devez avouer, monsieur Adler, que vous connaissiez bien et depuis longtemps la Feichtinger ! »

Adler ne broncha pas :

« Je l'ai rencontrée trois fois en tout. Deux fois chez elle. »

Et il ajouta avec un mouvement de tristesse :

« Malheureusement ! »

Sebastian griffonnait toujours :

« Excusez la question que je vais vous poser, monsieur Adler ! Elle ne se rapporte pas complètement à notre affaire, mais un peu cependant. N'avez-vous

jamais eu une femme, une bien-aimée, j'entends une femme à vous, autre chose que ces filles ? »

Adler ne répondit pas.

Sebastian renonçait à sa question lorsque vint la réponse :

« Non ! je n'ai jamais eu d'autre femme que ces filles ! Pourquoi, d'ailleurs ?

— Et quand — si vous voulez me permettre — quand a commencé chez vous cette... passion spéciale pour les prostituées ? »

La voix de l'accusé, cet accent de dignité prétentieuse, s'éleva un peu :

« Je ne sais si c'est une passion spéciale. Je m'y suis soumis simplement. La première fois, j'étais encore au lycée... »

A ce moment le D^r Ernst Sebastian prononça :

« Impossible ! »

Mais il s'adressait plutôt au buvard étalé devant lui qu'à l'accusé.

De sa main qui griffonnait distraitement il avait tracé deux mots. Ces mots ne représentaient rien de plus surprenant que les noms du détenu ; cependant l'ordre en était renversé :

Au lieu de Franz Adler... il y avait Adler Franz.

Dans les lycées, les administrations, les listes électorales de l'ancien empire d'Autriche on avait l'habitude de placer le prénom en dernier pour sauvegarder l'ordre alphabétique. Peut-être cet usage est-il en vigueur encore aujourd'hui. Mais c'est à l'ancienne coutume qu'avait obéi la main de Sebastian en écrivant « Adler Franz ».

Le juge d'instruction arracha le buvard, le froissa et le jeta au panier. D'une voix calme il demanda à l'accusé :

« Racontez-moi très exactement, je vous prie, comment vous avez fait la connaissance de Clémentine Feichtinger. »

Adler commença prudemment à construire son histoire. A la fin de chaque phrase il faisait une longue pause, comme s'il devait, pas à pas, vérifier les bases de son récit et s'assurer de leur résistance. Il essayait de lire l'effet produit par ses paroles sur les traits du juge. Mais il ne voyait que les signes d'une préoccupation fébrile extraordinaire.

Sebastian n'entendait pas un mot.

Les rayons d'or foncé du soleil couchant éclairaient durement, ainsi qu'il convient, l'inculpé sur son siège; ils révélaient, sur cette figure d'homme, les ravages qui, à quarante-trois ans, le faisaient ressembler à un vieillard. Le front, la calvitie avec ses bosses et ses creux extraordinaires flambaient dans la lumière rouge, comme flambaient aussi la couronne de cheveux et la barbe.

Sebastian en revenait toujours au même point : « Des cheveux rouges! Naturellement, des cheveux rouges! La teinte primitive est incontestablement celle de la rouille. Absence de sourcils! Extrême myopie. D'ailleurs, qu'importe tout cela comparé à... »

Et il considéra avec étonnement le mot inattendu qui se présentait à son esprit : « Qu'importe tout cela en comparaison de cette brûlure!... » Sans transition il interrompit le récit du prévenu :

« Vous vous appelez bien Franz Adler? »

Adler s'effraya. Attention! Était-ce un guet-apens? Il bredouilla :

« Naturellement, monsieur le Conseiller! Pourquoi? »

Sebastian riait doucement. Sa main atteignit la sonnette et il appuya sur le bouton.

« Maintenant je vais vous délivrer, monsieur Adler! Je vous remercie beaucoup. Pour aujourd'hui ça suffit! Lundi matin nous reviendrons à notre affaire avec des forces nouvelles. Nous avons toute la journée de dimanche pour nous reposer et pour réfléchir. Reposez-vous et réfléchissez, monsieur Adler! Merci! »

Il lui tendit une main que le détenu saisit mollement avec toute la contrition et l'indécision d'un homme humilié. Il n'avait pas encore atteint la porte lorsque le juge le rappela :

« Adler! »

Pour la première fois Sebastian avait dit : « Adler » et non pas M. Adler.

L'interpellé tressaillit et sans se retourner complètement :

« A vos ordres, monsieur le Conseiller! »

Sebastian se pencha vers lui :

« Depuis quand êtes-vous ici, dans la ville? »

Toujours soupçonneux, Adler réfléchit longtemps avant de répondre :

« Moi, monsieur le Conseiller? Depuis deux ans déjà!

— Donc vous seriez revenu depuis deux ans? »

Le visage tourné vers la porte, Adler répéta indifférent :

« Oui, depuis deux ans. »

Sebastian posa deux doigts de sa main droite sur la racine de son nez et considéra attentivement le plancher, comme s'il venait d'apprendre une circonstance secrète, de la dernière importance. Puis il se leva et de sa voix professionnelle prononça :

« Si vous avez une réclamation à faire, monsieur Adler, vous savez que vous pouvez vous adresser à moi. »

Le juge d'instruction considéra la porte tandis que s'éloignaient, tout le long du couloir, les pas du gendarme et du prévenu. Puis il s'approcha de son bureau, et obéissant à une suggestion inconsciente, il en ouvrit les nombreux tiroirs. Un désordre sale apparut, mélange poussiéreux de pièces officielles et de correspondances ou manuscrits personnels. De tout ce papier montait une vague de dégoût et de désespoir. Sebastian avait cette particularité tyrannique de ne pouvoir se séparer d'aucun écrit. Il lui était extrêmement pénible

de détruire une vieille lettre, une note, ne fût-ce que quelques lignes de brouillon. Il jeta encore un coup d'œil rapide sur cet amas énorme de papiers, puis il repoussa les tiroirs. Jamais ce chaos ne serait trié, ordonné, classé.

Les mains de Sebastian étaient déjà noires d'avoir touché cette poussière accumulée par les ans. Il se dirigea vers le lavabo et se tint un instant absolument immobile. Mais au lieu de tourner le robinet, il prit brusquement son chapeau à la patère et quitta avec un empressement inaccoutumé — comme s'il ne pouvait plus y tenir — le palais de justice.

CHAPITRE III

Minuit était sonné depuis longtemps lorsque Sebastian s'assit à son bureau dans son cabinet de travail.

La fatigue, cette angoisse, semblable à une sorte d'intoxication, qui l'avait accablé deux fois dans la soirée, avait disparu. Il se sentait, au contraire, une activité et une acuité d'esprit extraordinaires, et ce besoin merveilleux d'écrire qui lui avait été jusqu'ici totalement inconnu... Évidemment dans sa jeunesse, et même un peu plus tard, environ jusqu'à vingt ans, il avait rimailé, bâclé quelques nouvelles, une pièce en un acte. Il n'en avait jamais fait grand cas : ce n'étaient que bagatelles et désir d'en imposer.

Il avait toujours été assez intelligent pour ressentir une amère déception à voir les mots ricaner sous sa plume et devenir autre chose que ce qu'il voulait. Le mot ressemble à un cheval de cavalcade sur lequel serait assis un mauvais cavalier. Celui-ci tire sur les guides, il peine, il a besoin de toute sa force, car il voudrait sortir du rang et suivre son propre chemin. Le cheval se rebiffe un peu, puis, sans se soucier des talents du cavalier, se met à suivre les autres chevaux. C'est ce qui arrivait à Sebastian dans ses essais poétiques. Ses mots rejoignaient le troupeau des mots, les phrases, l'éternel déjà dit. Il le savait.

Mais ceci, aujourd'hui, ceci était quelque chose

d'absolument nouveau; ce n'était pas des mots, ce n'était pas de la littérature, ce n'était pas même une confession ni une justification. Une sourde impulsion, une passion violente poussait Sebastian à son bureau et lui ordonnait de ressusciter et d'évoquer un chapitre de sa vie. Ce vieux passé voulait revivre, hanter cette pièce, non pour Sebastian, non pour Adler, mais pour lui-même.

La vie irrévocablement vécue se levait; seul le cadre en était changé. L'homme se tenait prêt à écrire sous sa dictée.

Sebastian savait à peine qu'il écrivait. En réalité il n'écrivait pas, il sténographiait d'une main hâtive. Et même cette écriture abrégée était remplie d'abréviations et de simplifications volontaires qu'il trouvait dans son désir de rapidité.

Il écrivait. Il croyait écrire.

Mon père me chassa de Vienne. Ce fut l'origine de tout ce qui suivit. Mon père n'était certainement pas un de ces juristes desséchés, un de ces hommes soumis à la lettre des textes et fermés aux vues élevées. On l'appréciait dans le monde, pour son talent de pianiste, et il s'était attiré l'estime générale en fondant, quand il était jeune, le Cercle Richard Wagner. Ce sera toujours pour moi l'une des plus énigmatiques contradictions, que cet homme, dont le plus beau don était un impeccable sentiment de la forme, ait pu se passionner pour une musique voluptueuse.

Il y avait un point sur lequel il n'entendait pas la plaisanterie, et je l'avais déçu précisément sur ce point.

Mon père haïssait toutes les formes de la défaite. Le vaincu ne lui inspirait jamais aucune pitié; il n'avait pour lui qu'un froid mépris. Il ne comprenait pas qu'un être humain pût descendre au-dessous de la moyenne, il ne comprenait pas qu'on fût incapable de se maintenir même dans cette moyenne accessible à la généralité

des hommes ordinaires. Cet homme intelligent, génial à certains égards, souffrait — du moins cela m'apparut ainsi — de voir que je n'avais pu faire ma cinquième qu'à grand-peine, que mes notes, tout juste suffisantes en certaines matières, étaient nulles en d'autres. Il semblait vraiment avoir honte d'un fils si peu appliqué, si peu doué, si peu attentif, que non seulement ce fils ne pouvait dépasser le niveau moyen des paresseux, mais qu'il ne pouvait même pas l'atteindre bien que « les exigences de l'enseignement moderne fussent si insignifiantes ». L'enfant que j'étais, l'être humain inachevé qui, malgré la débâcle de ses études, pouvait encore aspirer à tout dans la vie, n'avait pas grande valeur à ses yeux. D'ailleurs, pour lui, la différence entre l'homme et l'enfant n'existait pas. Jamais il ne me traita avec l'ironique condescendance des grandes personnes. Il ne me grondait pas, ne me faisait pas de scènes : il me laissait seulement sentir combien il lui était désagréable de partager sa table avec un être inférieur qui ne faisait pas honneur au nom de Sebastian de Portorosso.

Au fond, il éprouvait en outre une contrariété d'un ordre tout différent. Son tempérament était un tempérament de célibataire et le sort lui avait injustement donné un fils. Je suis, moi aussi, une nature de célibataire, et je n'aimerais pas plus mon enfant que mon père ne m'a aimé. (Ce sentiment est poussé si loin chez moi, que je ne suis pas très sûr de ne pas avoir eu un enfant d'une femme qui, devant mon indifférence, s'est enfuie jusqu'en Argentine.) Aussi loin que je puisse me rappeler, mon père vivait séparé de ma mère. J'avais six ans lorsqu'elle mourut.

Mon existence exaspérait mon père. Ceci provenait sans doute de l'orgueil pathologique dont il était affligé, orgueil qu'il poussait jusqu'au dégoût de l'humanité. Ainsi, par exemple, l'orgueil lui faisait éviter tout contact humain. Quand ses subalternes

pouls, mes collègues me traitent d'hypocondriaque. Hypocondriaque, si l'on veut ! Mais la belle affaire, quand tout au long des nuits je suis hanté par la mort et l'agonie.

Cependant je m'en rends pleinement compte, il est tout à fait indifférent au monde et à moi-même que je parcoure encore cinq mille sept cents fois le chemin de ma demeure au palais de Justice ou que je ne le parcoure plus que trente-huit fois. Cela est absolument sans importance pour l'univers et pour moi-même, et pourtant, ce me serait un très doux et inexprimable soulagement si j'avais la certitude de parcourir encore au moins cinq mille fois ce chemin.

C'est un trajet assez ennuyeux, qui emprunte cinq petites rues et deux grandes. Il prend une demi-heure et je le fais à pied. Je dois avouer que cette promenade compte parmi les événements les plus importants de ma journée, bien que je la fasse dans une sorte de demi-sommeil inquiet et que je m'intéresse très peu au monde extérieur.

Je n'y puis rien, je suis un maniaque de la tête aux pieds et je n'aime aucune innovation ; la seule pensée d'un changement de situation, d'un avancement possible que j'ai réussi jusqu'ici à éviter, me fait horreur. Surtout à cause des nouveaux bureaux dans lesquels il faudrait m'installer.

Aussi ai-je commis une imprudence impardonnable, en passant cette soirée avec des êtres que je croyais avoir oubliés depuis longtemps. Mais aurais-je pu éviter cette erreur ? J'avais besoin de parler.

Si ridicule et exagéré que cela paraisse, ma rencontre avec Adler a posé ma vie devant un fait nouveau avec lequel je ne me sens pas de taille à me mesurer ; je ne sais pas au juste en quoi il consiste et comment je m'en arrangerai.

Voici deux des moindres questions qui m'accablent :

« Dois-je me faire reconnaître d'Adler ? »

« Comment concilier mon devoir de juge et mon devoir d'homme, et, en même temps, cet autre devoir si étrange et si complexe ? »

La rapidité avec laquelle mon stylographe court sur le papier me remplit d'étonnement. Ce n'est pas moi qui pense, ce n'est pas moi qui écris. Les mots jaillissent sous ma plume au gré d'une force tout à fait inconnue. Mes mâchoires se contractent d'angoisse quand je songe à la journée de lundi. Mon front devient moite et mon corps brûle, comme s'il sortait d'un froid glacial.

J'avais seize ans quand le professeur Kio me conduisit dans la classe de sixième au lycée Saint-Nicolas et me présenta à mes nouveaux condisciples. Je me souviens encore des paroles qu'il me dit en son langage étrange avant que nous entrions dans la classe :

« Vous avez été jusqu'ici un nomade. Il faut, maintenant, vous efforcer de vous fixer. Ce n'est pas facile. »

Ce n'était pas facile.

Tous ceux qui l'ont vécu savent combien cet instant est pénible. Assailli de regards curieux, inquisiteurs, on se sent dominé par une force ennemie qui enchaîne le pauvre intrus. Je fixais inébranlablement le tableau et feignais l'indifférence. En même temps, j'éprouvais par tous mes sens la mauvaise impression que je produisais. Je portais en moi une tare ; car un élève qui change de lycée et de ville pour repasser un examen est presque considéré comme un délinquant ayant déjà subi une condamnation. Mais j'avais conscience — et cela me sauvait — de venir de la capitale de l'Empire et de représenter en ce lycée de province un degré plus élevé de connaissance mondaine et d'expérience de la vie. C'était une illusion. Car je dus bientôt reconnaître qu'on était beaucoup plus instruit et qu'on avait plus de lecture au lycée Saint-Nicolas qu'au lycée Schotten de Vienne. Je me heurtai immédiatement à une supériorité d'un genre inconnu avec laquelle je n'avais pas compté.

Le surveillant général m'indiqua une place au troisième rang dans la colonne de droite. Burda était mon voisin. Derrière moi était assis Faltin, devant moi Bland, qui devait mourir à la guerre.

Franz Adler avait sa place au premier rang, dans la colonne de gauche, contre le passage central dans lequel les professeurs avaient l'habitude d'aller et de venir pendant la classe; ce fut le premier camarade que rencontra mon regard. Au premier abord il ne me plut pas du tout. Son aspect m'irrita. J'ai le tort d'être souvent exaspéré par certains visages ou certaines allures d'hommes avant de les connaître. Il n'est pas impossible que par la suite ces mêmes hommes me deviennent très sympathiques.

Dès les premiers jours j'eus une préférence pour Fritz Ressler. Il était bien un peu gros, mais ce beau blond avait toujours quelque sujet de rire; il portait du linge de soie et, chaque jour, arrivait au lycée avec des objets nouveaux qui m'émerveillaient : un stylographe en or, un porte-cigarettes, une montre... Pour ses livres de classe, au lieu d'une courroie, il utilisait une magnifique serviette de cuir qui excitait également mon admiration. Ressler, le premier, m'adressa la parole. De tous ceux qui m'entouraient je le sentais le plus proche de moi. Je ne sais pourquoi, mais sa physionomie candide et avide de plaisirs me rappelait l'existence que j'avais menée jusqu'alors dans ma ville natale.

Adler, au contraire, était un être qui ne semblait pas doué d'un corps normal. Sous le vêtement à grands carreaux qu'il portait toujours paraissait se cacher un corps chétif et sans âge. Pourtant, il n'était pas le plus petit de la classe; il était de ma taille puisque nous étions placés à côté l'un de l'autre dans la même section de gymnastique.

Mais, de nous tous, il avait certainement la tête la plus puissante; des cheveux rouge vif recouvraient un crâne proéminent; son front extraordinaire avait la

spécialité de se couvrir de taches rouges sous l'influence de l'émotion. Adler était très myope et portait des verres épais. L'expression de son visage était un air de pathétique absence ou de solennelle immobilité qu'il pouvait assumer pendant des heures sans changement.

Pendant cette immobilité pouvait, soudain, éclater comme un orage et se décharger en un ricanement, un éclat de rire, une remarque brève, qui produisaient sur moi l'effet d'une légère secousse électrique.

Je m'interroge : ce fut la même secousse électrique qui me permit de reconnaître Adler aujourd'hui encore dans mon bureau. Quand il prononça ces paroles : « La première fois, j'étais encore au lycée... », ce fut comme si une flamme me transperçait. C'est extraordinaire; avant ce moment-là, rien ne m'avait permis de le reconnaître. Et cependant c'était bien *son* visage, *sa* voix, *sa* manière de parler. Ce tressaillement d'une force cachée et ce brusque affaissement; il n'a pas changé.

Lorsque j'arrivai au lycée Saint-Nicolas, Adler comptait parmi les meilleurs élèves. Kio prétendait bien qu'il était paresseux et qu'il ne préparait jamais rien, mais à ce moment-là ses devoirs étaient le plus souvent sans faute et ses réponses, d'un tour d'autant plus original qu'elles n'étaient pas préparées, se trouvaient justes. C'était exactement le contraire de Fischer, le premier de la classe, qui saisissait en se jouant la cadence des phrases, plutôt que la substance même de la leçon, et qui récitait par cœur.

Adler répondait péniblement et toujours comme s'il s'éveillait brusquement d'un rêve. Ce qu'il disait, et la manière dont il parlait n'étaient pas dans le ton, si bien que Fischer et les autres étaient saisis d'un malaise visible. Il existe au lycée, comme partout, une musique conventionnelle. Celui qui sait acquérir un sens très fin de cette harmonie, et qui sait s'y soumettre, est le

meilleur élève. Je constate la même chose aujourd'hui dans l'exercice de mes fonctions. Je suis troublé quand je rencontre un tour de phrase inaccoutumé dans un ouvrage de droit. Où cela nous mènerait-il ? Nous devons nous unir, nous, les gardiens de l'ordre, pour protéger notre domaine contre l'irruption d'originalités qui dénaturent les formes.

Kio, notre maître, n'approuvait pas l'originalité d'Adler, mais il lui accordait une secrète compréhension bienveillante. Comme châtement, il le traitait de philosophe et le plus souvent l'appelait ironiquement Sénèque ou Descartes.

Quand je fis mon apparition dans la classe, Adler jouissait parmi les élèves d'un respect absolu. Personne ne songeait à trouver en lui quoi que ce fût de ridicule. Je subis, moi aussi, la contrainte générale de cette vénération. Quelquefois seulement, tandis qu'il fixait devant lui un regard solennel, ou bien tandis qu'il proférait ses réponses profondes mais hésitantes, je sentais monter une envie de rire que je réprimais bien vite.

Tout le monde était convaincu que ce garçon aux cheveux rouges deviendrait le grand homme dont cette classe du lycée serait fière devant le monde entier. « Tout le monde » se composait en réalité d'une minorité intelligente, mais cette minorité donnait le ton.

La plus grande partie des élèves se consacrait aux sports et avait fondé une association de football. Mais, naturellement, la minorité traitait les amateurs de sports comme une caste inférieure. Je me souviens encore très exactement du sentiment de « générosité » que j'éprouvai une certaine année lorsque les chefs intellectuels (la plupart étaient fortunés) firent cadeau d'un ballon au parti du mouvement. Adler fut l'instigateur de ce cadeau. Pendant les récréations il se promenait seul le plus souvent ou avec l'un de ses admirateurs. Le ballon révéla cependant que malgré son

instinct solitaire, Adler savait exercer une influence directrice.

J'avais, au début, comme novice, une situation difficile dans ce milieu qui parlait une autre langue que moi et qui avait eu une enfance différente. De plus, la tête de classe possédait un niveau de culture qui me mit souvent dans une position dangereuse.

On ne tarda pas à découvrir en moi le mauvais élève. Si j'avais été un mauvais élève d'une espèce intéressante, nonchalant mais spirituel, cela ne m'eût pas fait de tort aux yeux de mes nouveaux camarades. Mes réponses n'étaient que maladroitement. Très vite je fus menacé d'une déchéance sans gloire. Peu s'en fallait que je fusse rejeté dans le groupe des sportifs, et même parmi les réprouvés ; dans les rangs de ce prolétariat dont faisait partie Komarek ; mais la considération dont jouissait mon père me vint en aide et j'eus, avec mon voisin Burda, une conversation qui changea mon sort du tout au tout.

Il était convenu entre les élèves qu'Adler était un penseur et un poète bien doué, qu'il composait des drames et des dissertations philosophiques. Les privilégiés qui connaissaient ses œuvres en parlaient avec admiration et même à voix basse comme de secrets très précieux. Un jour, Burda me confia — peut-être pour me donner une marque de faveur, peut-être seulement pour briller aux yeux du nouveau venu en se parant de la supériorité de son camarade — il me confia qu'Adler venait de terminer une œuvre dramatique et qu'il devait la lire prochainement chez Bland.

J'écoutai cette confidence et je répondis avec une indifférence tranquille — alors que mes nerfs vibraient sous une sensation nouvelle d'ambition — que les drames d'Adler m'intéressaient d'autant plus que j'en composais moi-même, et que j'en avais déjà composé.

Ce n'était pas absolument un mensonge. J'avais écrit quelques poésies, sans attacher d'importance à ces

enfantillages et, bien entendu, sans les montrer à personne.

Burda, l'admirateur d'Adler, me regardait avec considération.

« Vraiment! tu écris des poèmes? »

Je commençai alors à mentir :

« La *Zeit*, de Vienne, a publié mes poésies dans son supplément du dimanche. »

Ce n'était pas une duperie préméditée, c'était un mensonge improvisé. Tout d'un coup, je n'étais plus seulement un enfant admiré par d'autres enfants. Des hommes sérieux avaient imprimé mes œuvres. Je puisai dans le regard de Burda l'élan qui m'emporta. Il ne réclamait — l'âme naïve — aucune preuve de cette hablerie. Son sentiment de solidarité le disposait à m'admirer.

Quand nous quittâmes le lycée, à midi, Adler m'entreprit. C'était notre première longue conversation. Il me regardait de son œil légèrement irrité :

« Il paraît que tu es poète? »

Un terrible sentiment de timidité m'accabla. Il me semblait que je devais sauter à la gorge de ce jeune garçon ou éclater d'un rire inextinguible. Il continuait à m'interroger :

« Tu envoies tes poésies aux journaux? Pourquoi fais-tu cela? »

Lâchement j'affaiblis mon mensonge :

« Je ne les envoie naturellement pas sous mon nom. J'ai pris un pseudonyme. »

Il ne se laissa pas égarer.

« A quoi bon? Ce ne sont certainement pas des œuvres mûries... Nous sommes encore trop jeunes! »

Visiblement, son intention n'était pas de m'humilier. Sa dernière phrase, qui me mettait sur le même pied que lui, était aimable. Cependant, j'avais envie de pleurer, de hurler à la pensée que ce jeune hydrocéphale aux yeux clignotants m'était supérieur. Mon

mensonge n'avait produit sur lui aucun effet. Il lui opposait son inébranlable bonne foi qui s'attachait non pas au succès, mais à la valeur des œuvres. Jusqu'ici, dans ma carrière d'élève, j'avais supporté d'un cœur léger toutes les humiliations et les dénis de justice. A cet instant même s'éveilla en moi le sentiment de mon infériorité. Je pris conscience de moi-même pendant cette brève conversation qui m'indiqua ma voie. Maintenant seulement, l'intolérable devenait vraiment intolérable. Un besoin frénétique grandit en mon âme de dépasser et d'écraser ce rouquin dont le physique me déplaisait. Pouvais-je admettre que quelqu'un me dépassât? Je puis dire qu'en ce moment s'éveillait en moi le caractère de mon père.

Le jour suivant Bland et Burda m'invitèrent solennellement à la lecture du drame du jeune Adler.

Bland jouait un rôle important dans le groupe intellectuel actif de notre classe. Il était fils d'un député et sa chambre, indépendante de la demeure paternelle, était particulièrement indiquée pour nos réunions. Ami intime d'Adler, plus cultivé que nous tous, il collectionnait les livres, et nous pouvions trouver chez lui Nietzsche, Herbart, Mach, et les poètes les plus modernes. Les livres étaient sacrés pour lui; on le voyait à la façon dont il les maniait. Il ne laissait jamais un livre sortir de chez lui; nous étions obligés de lire dans sa chambre. Il ne vivait, il n'aimait même qu'à travers eux. Un peu plus tard, lorsqu'il eut une aventure amoureuse avec une femme mariée, il fut absolument anéanti par la complexité des problèmes que ses lectures lui suggéraient. C'était un être infiniment fin et honnête. Adversaire de la guerre, il y prit part et fut tué. Il avait obéi à son inflexible conscience.

A quatre heures, après la classe, nous nous réunîmes dans la chambre de Bland; ce souvenir est si vivant en moi que, parfois, je le revois dans mes rêves. J'étais assis sur le lit entre Burda et Faltn. Schulhof s'était

jeté sur le divan. Le gros Ressler changeait souvent de place ; aucune n'était assez confortable pour lui. Je vois toujours ce pauvre Bland juché sur sa table de travail surchargée de livres. Adler avait approché sa chaise de la porte-fenêtre, car il commençait à faire sombre dans la pièce.

Le héros de la tragédie était le célèbre empereur Frédéric II de Hohenstaufen, l'incrédule, le Faust du Moyen Âge, comme le peignait Adler. L'œuvre fit sur moi une impression si profonde qu'aujourd'hui encore la dernière scène reste dans mon souvenir et que j'en sais plusieurs vers :

L'empereur gît sur son lit de mort dans son palais de Sicile. Les fidèles prient pour le salut de son âme, tandis qu'il tient contre Dieu des propos insolents et décousus. On attend le cardinal, pour qu'il délivre de l'enfer l'âme du pécheur. L'envoyé du pape arrive. Il apporte avec lui les sacrements pour les administrer à l'empereur si celui-ci renonce à son hérésie, mais il apporte aussi la bulle d'excommunication pour condamner l'âme impériale à l'éternelle damnation si l'on ne parvient pas à briser son défi. Une scène émouvante se passe entre le cardinal et l'empereur dont l'incrédulité n'est pas ébranlée. Les chevaliers et les dames de la Cour supplient le mourant de ne pas repousser la délivrance. En vain ! Déjà le prêtre excédé allait prononcer la parole de malédiction lorsque Frédéric se soulève dans un mouvement d'extase et murmure : « Maintenant, oui maintenant je vois la vérité... » Un soupir de satisfaction ! Tout le monde est suspendu aux lèvres de l'empereur pour saisir son acte de contrition. Le cardinal se penche sur lui et dit lentement le *Credo* afin que le pénitent puisse le répéter. Mais Frédéric repousse le légat avec ses dernières forces et crie : « Dieu est... » Au milieu de la phrase il retombe et meurt. Il n'a pas livré le secret qu'il a connu en mourant.

Je suis encore saisi aujourd'hui quand je songe à cette scène. Évidemment, c'était l'œuvre d'un jeune homme de seize ans, œuvre pleine de réminiscences, de lacunes, d'exagérations ! Mais pendant cette heure et par cette tragédie j'ai senti pour la première fois l'émotion qui se dégage d'une création d'art. Adler imaginait des êtres, gouvernait leurs destinées dont il ne se contentait pas d'assembler les lambeaux, mais qu'il conduisait jusqu'au bout selon un plan bien tracé. Sa diction et son jeu étaient parfaitement purs, sans ostentation. Il ne leva pas un instant son regard sur les auditeurs. Je découvrais en cette énorme tête aux cheveux rouges les signes d'une beauté supérieure. Une beauté spirituelle, une beauté surnaturelle se répandait sur ses traits à mesure qu'il lisait.

Si jamais je fus sur le point d'étouffer mon moi et de m'incliner devant la supériorité d'un plus grand, ce fut ce jour-là. J'étais au carrefour dont parle le poète :

« Aux grands mérites d'autrui, on ne peut opposer que l'amour ! »

Si seulement c'eût été un autre que Franz Adler ! Adler assis là, avec son allure particulièrement raide, son visage de myope enfoncé encore dans son cahier, bien qu'il eût fini de lire !

Si ému que je fusse, de légers accès de fou rire montaient en moi quand Adler, au cours de sa lecture, agitait timidement ses bras.

Schulhof ne fut pas satisfait du débit monotone d'Adler. Il voulut montrer ses talents et se mit à réciter certains passages du manuscrit. Il criait et faisait l'important. Sans un mot, Bland lui retira le cahier.

Ma raison s'avouait vaincue ; j'étais atteint dans le sentiment de ma dignité. Je n'atteindrais jamais cela. Toute lutte serait vaine. Et pourtant — que c'est difficile d'avouer ici la vérité ! — je sentais bouillonner en moi d'obscures passions. Ce n'était pas la jalousie. Je n'ai jamais été jaloux. J'aurais peut-être envié la gloire

d'un autre; un autre, je l'eusse peut-être aimé. Je n'enviais pas la gloire d'Adler. Lui-même, l'ai-je haï? Je jure ici que jamais, à aucun moment, je n'ai haï Adler. Mais je ne pouvais supporter sa supériorité, tout justement la *sienne*.

Pourquoi? Des explications tardives semblent rarement vraies. Je cherche passionnément à être sincère. Ma résistance venait-elle peut-être de ce que je sentais en Adler le Juif, c'est-à-dire la race, dont nous supportons volontiers tout, excepté la domination?

Nous nous entretenîmes pendant une heure du drame et de ses personnages, et nous convînmes, pour le jour suivant, d'une nouvelle réunion dans la chambre de Bland; je devais y débiter et lire mes vers.

Je rentrai à la maison de mauvaise humeur et plein d'angoisse.

Que faire? J'avais bien écrit une ou deux poésies, mais après avoir entendu la tragédie d'Adler, mes bagatelles ne m'inspiraient que du dégoût et me paraissaient absolument superflues et sans valeur. Je m'étais laissé attirer sur un terrain dangereux d'où je ne pouvais remporter qu'une humiliation, et où je préparerais une nouvelle victoire à l'auteur de « Frédéric II ».

Je parcourus toutes les niaiseries prétentieuses qui se trouvaient dans mon tiroir, toutes les descriptions grimaçantes, les sentiments faux, les plagiats que la rime suggère trop aisément. Je devais subir les conséquences de ma vantardise. Je ne pouvais ni ne voulais reculer. Mais soumettre mes misérables vers au jugement aiguë d'Adler et de ses jeunes disciples — c'était impossible.

Prompt à me décider, j'allai dans la bibliothèque de mes tantes. Comme le mensonge et l'imposture m'ont été faciles en ce temps-là! Je ne me souviens pas d'en avoir ressenti le moindre embarras. Je suis persuadé également qu'il ne me serait pas plus difficile aujourd'hui de commettre, si j'en avais besoin, une

action malhonnête. C'est là, sans doute, qu'il faut chercher la raison de ma faiblesse à l'égard des accusés. L'incertitude de ma propre conscience cherche son excuse dans un sentiment de bienveillance humanitaire qui ne refuse le « Monsieur » à aucun inculpé. Quelle honte! Que mon père était donc différent! Il était un vrai juge, lui! Si froid et dur qu'il se soit jamais montré, du moins les lois de la plus incorruptible justice dominaient sa conduite. Quant à moi, je n'ai pas le sentiment du droit, et c'est pourquoi je ne suis pas un juge. Je suis trop lâche. On me traite de fou parce que je refuse de devenir président. En vérité, je m'y refuse pour une raison très profonde: je n'ai aucun droit à juger; je dois mourir juge d'instruction...

Après une courte recherche, je trouvai dans la bibliothèque un livre qui me parut convenir à mes besoins. C'était l'œuvre poétique d'un auteur complètement inconnu, datant de la révolution de 1848, un ouvrage caduc, dont depuis longtemps aucun autre exemplaire, certainement, n'existait plus sur terre.

Le poète s'appelait Justus Frey. Je n'ai pas oublié son nom. Je copiai deux poésies que je choisis rapidement, car les vers en étaient sonores et habiles. L'une d'elles avait pour titre :

« Qu'appelle-t-on grand? »

Elle semblait écrite contre Napoléon, ou contre le culte des grands capitaines, en général. Elle me plut, non par une inspiration pacifiste — que je n'ai jamais comprise — mais par la sonorité des strophes. Cette poésie avait aussi une saveur tendancieuse, un peu dans le genre de celle que l'on sentait dans le « Frédéric » d'Adler. Je comptai, sans doute, sur cette analogie. Une des nombreuses strophes m'est restée dans la mémoire :

Was nennt ihr gross?

Das Haupt bekränzt mit schnöden Mörderaten

*Zerstampfen rings die winddurchwogeten Saaten,
Die golden brechen aus der Erde Schoss.
Das nennt ihr gross?*

Cette poésie, que je lus sans hésitation, fit une profonde impression sur Schulhof, Faltin et Ressler. Schulhof en apprit immédiatement quelques vers par cœur.

Bland fut très surpris et dit :

« On croirait à les entendre, que ce ne sont pas des vers d'aujourd'hui. »

Adler aussi les loua avec une respectueuse admiration :

« Tu as une langue très musicale. Cela vient peut-être de ce que tu as vécu à Vienne... »

Il n'avait, sans doute, jusqu'ici, pas fait grand cas de moi ; car, visiblement, mon talent lui trottait par la tête. Au bout d'un instant il se tourna de nouveau vers moi :

« Dis donc ! Que t'importent ces questions que tu as mises en vers ? La guerre et Napoléon ? Je n'avais pas pensé que tu puisses t'y intéresser... »

Était-ce encore cet orgueil que je croyais découvrir partout ? Non ! Je crois qu'il avait une intuition très profonde et délicate de la moindre infraction à la vérité. Adler ne doutait pas de l'authenticité du poème, et cependant il avait senti une fausse note. Une fois de plus je devais reconnaître que ce garçon sans apparence, que cette âme incorruptible m'étaient de beaucoup supérieurs. A présent, la conscience de ma filouterie m'écrasait.

Mais, par ce plagiat, j'avais acquis tout d'un coup la considération de mes camarades. Leur attitude à mon égard se transforma. Maintenant, quand je commettais une bévue en composition, ou quand je ne disais que des absurdités, ce n'était plus tout à fait comme autrefois ; on mettait les absurdités sur le compte de la distraction du poète.

Ainsi, c'était grâce à une action déshonorante que mon prestige grandissait, que je me sentais, enfin, à mon aise.

Les deux femmes chez lesquelles je vivais me laissaient une certaine liberté. Par exemple, je pouvais aller au théâtre le jour où j'en avais envie. Je profitais sans limite de cette permission. De cette époque date ma passion pour le théâtre qui, aujourd'hui encore, me pousse à y dissiper bien des soirées. Je ne porte qu'un intérêt médiocre aux acteurs, aux chanteurs, aux pièces elles-mêmes ou aux opéras. Ce qui se passe sur la scène m'ennuie même le plus souvent. Mais l'entrée dans la salle, le bruit de la foule, l'aimable attrait des femmes, les promenades dans les couloirs pendant les entr'actes, exercent sur moi le même charme voluptueux qu'au temps de ma jeunesse, alors que la vie était encore hors de mon atteinte. Cet enivrement m'envahit, au foyer d'un petit théâtre parisien, il y a un an, avec une force extraordinaire. Je quittai la salle, car le repentir emplissait mon ivresse d'amertume...

Schulhof, Faltin et moi, nous nous trouvions dès la première heure à l'ouverture du théâtre, car il fallait déployer une stratégie spéciale pour obtenir une bonne place de galerie ou de parterre.

Faltin était là dans son élément. Il savait tout. Non seulement il avait déjà, pendant sa courte existence, entendu tous les opéras, et vu tous les spectacles, mais encore il connaissait à fond la situation de tous les acteurs, il était au courant de tous les cancans des vestiaires. Bien que ses parents n'eussent pas de fortune et que lui-même ne possédât aucun don en musique, il implorait cependant l'autorisation de faire, en été, le pèlerinage de Bayreuth. Il lui fallait toujours être au centre des événements. Ici, dans notre théâtre municipal, il connaissait les noms de toutes les femmes qui occupaient les loges ; il prétendait, malgré son manque d'oreille, que le ténor avait transposé son air,

que le soprano étalait une diction défectueuse. Schulhof copiait tous les acteurs et pouvait, ensuite, réciter par cœur des passages entiers des plus insipides comédies françaises. Je le revois encore, debout dans le corridor, devant notre classe ; un verre de montre bien collé dans l'œil, il se penche ironiquement vers Faltin : « Hâtez-vous, Marquis ! Tentez votre chance ! Qui sait si madame de Blainville, plus tard, sera en mesure de vous recevoir... »

Cette fréquentation des théâtres me donna l'idée de fonder, dans notre classe, une société dramatique, un cercle de lecture, pour jouer les grands drames de la littérature en nous partageant les rôles.

Toutes les sixièmes de tous les lycées ont eu cette idée. Ici, c'était moi, le dernier venu à Saint-Nicolas, qui l'avais le premier exprimée.

Burda la saisit au passage et la soumit à Adler.

Celui-ci nous réunit de nouveau chez Bland ; et nous fondâmes — Adler, Bland, Schulhof, Faltin, Ressler et moi — la société dramatique. Nous discutâmes avec zèle et ardeur le but et les directives du cercle, et nous fixâmes les règlements auxquels devraient se soumettre nos réunions.

Tandis que je triomphais, Adler restait remarquablement paisible. Je sentais ma puissance. Ma présence était reconnue et légitimée. Le nouveau, celui qu'on dédaignait, devenait soudain, tel le papillon qui sort de la chrysalide, un des membres les plus utiles de la classe. Comme j'aimais alors ce cercle de lecture ! Deux ou trois fois par an, il devait mettre en valeur de grandes productions artistiques. Nous nous propositions d'inviter toute la classe, les joueurs de football ébahis, et peut-être même d'autres classes, de façon à subjuguier en peu de temps tout le lycée Saint-Nicolas...

Peut-être ce jour-là, dans le sentiment de mon triomphe, avais-je montré trop de vanité. Adler était resté froid.

Sur le chemin du retour — c'était par les mêmes rues que je longe aujourd'hui encore chaque jour pour aller au tribunal — j'étais seul avec lui. Je continuai à développer avec fanatisme quelques projets de notre société, je proposai « Les Brigands » comme première pièce à donner, et j'allai même jusqu'à distribuer les rôles en m'octroyant celui de Franz Moor.

Adler s'arrêta. C'était par un soir d'hiver gris et sombre. Il portait un vêtement léger et semblait avoir froid. Son visage était pâle.

Peut-être n'attachait-il pas une grande importance à ce qu'il dit. Il se redressa :

« A quoi penses-tu, vraiment ? Ce droit ne te revient pas. Contente-toi donc d'être admis à jouer avec nous, et attends le rôle qu'on te désignera. »

Par ces paroles, un chef avait remis à sa place l'arrogance d'un subalterne qui ne se tenait pas à son rang.

Et, cependant, ces paroles constituèrent la *faute* d'Adler, plus encore, elles déterminèrent sa *destinée*, car elles déchaînèrent en moi le démon. Cela paraît insensé, mais je crois pourtant, et cette idée me brûle comme un corrosif, que si Adler n'avait pas formulé cette simple phrase, il n'eût pas paru devant moi, aujourd'hui, en désespéré.

Je ne prononçai pas une parole et me sauvai en courant. J'arrivai tout en pleurs à la maison pour dîner. Mes tantes furent effrayées de mon aspect. L'humiliation, l'injustice m'avaient atteint jusqu'à la moelle des os. Le cercle de lecture était mon œuvre, ma première tentative réussie pour prendre pied dans un monde nouveau. J'allai jusqu'à examiner la possibilité de changer de lycée au milieu de l'année scolaire.

La nuit, j'eus un accès de passion désespéré et confus que je n'avais encore jamais traversé. J'imagine que ce fut une rage de vengeance, car je porte, en moi, un besoin de vengeance. Le lendemain matin j'étais calme et fatigué. Ma blessure ne me faisait plus souffrir.

autrement que devaient apparaître les formes esthétiques d'un remarquable intellectuel. Notre professeur de gymnastique, si strict pourtant, acceptait le fait sans mot dire. Qu'y pouvait-il ? Adler était Adler !

Un jour — c'était pendant le second semestre — nous étions aux barres parallèles pour accomplir certain exercice qu'on appelle « les ciseaux » ; c'est un simple tour d'adresse que tout enfant exécute avec un peu d'habitude. Il faut s'élaner et en même temps faire marcher les jambes.

J'avais, en un saut élégant, exécuté mes ciseaux.

Derrière moi arrivait Adler. Lentement, d'une démarche hésitante, il s'approcha de l'appareil. Tout à ses pensées, il inclinait la tête. C'était un tableau étrange. Tout le monde était attentif. Il se souleva péniblement sur les barres et se tint en équilibre. Puis il ferma les yeux. Une immobilité majestueuse se répandit sur ses traits, sa bouche se contracta, et tandis que la partie supérieure de son corps restait désespérément rigide, les jambes commencèrent à se balancer d'inimitable façon, comme si elles pendaient, détachées des jointures.

Tous gardaient leur sérieux.

J'aurais très bien pu, moi aussi, réprimer à ce moment mon fou rire comme je l'avais fait si souvent. Mais une ivresse me saisit. Je contemplai dans toute sa misère celui qui m'était toujours supérieur. Il me plaisait, maintenant, de ne pas me maîtriser. Un fou rire, démoniaque, me sortit de la gorge.

D'abord les élèves, étonnés, me regardèrent.

Mais, peu à peu, les joueurs de football, les forts en gymnastique s'associèrent l'un après l'autre à mon rire, timidement au début, puis avec de plus en plus d'éclat et d'ironie. Dans leur cœur aussi brûlait une soif de vengeance contre l'intelligence. Mon rire diabolique se faisait suggestif. Tous riaient maintenant. Bland, lui-même, ne pouvait s'en empêcher. Il me semble que le farouche Komarek, seul, resta impassible.

A la fin, notre professeur, dont tout le visage ricanait méchamment, dit :

« Vraiment, Adler, personne ne pourrait garder son sérieux ! »

A ces mots s'éleva un fou rire hystérique et cruel, un hurlement railleur comme seule une troupe de lycéens peut en pousser.

Le maître, donnant libre cours à une mauvaise humeur longtemps contenue, commanda :

« Recommencez, Adler ! »

Et Adler, sous le feu des ricanements, mit en branle ses malheureuses jambes, fit des mouvements désespérés, vacilla sur l'appareil et enfin, épuisé, voyant que le professeur ne lui venait pas en aide, se laissa retomber à terre.

Quand il revint dans les rangs, le rire avait cessé. Mais tout le monde, embarrassé, se détourna de lui, et personne ne lui adressa la parole.

La leçon était finie.

Nous nous habillâmes au vestiaire du gymnase avant de quitter le lycée. Adler me fit un signe. Son front portait de grosses taches rouges :

« Tu n'as pas honte ! »

— Et de quoi aurais-je honte ? Peut-être de ce que tu es un insolent ? »

Il vint tout près de moi. Ses yeux étaient fermés. Et nous nous empoignâmes pour la lutte. Ce fut un combat long et acharné. Le souvenir de toutes les blessures, de toutes les humiliations se leva en moi et décupla mes forces. J'avais besoin de ces forces, car Adler aussi montrait une vigueur sauvage et surprenante. Elle lui avait fait défaut aux appareils de gymnastique ; mais ici, d'homme à homme, il savait de quoi il s'agissait. Combien j'avais sous-estimé ce corps ! Les muscles et les tendons se raidissaient. La passion lui donnait de l'adresse et le faisait toucher juste.

Adler me serrait les côtes au point que l'air me

manquait. Je crus plus d'une fois être perdu. Je n'oublierai jamais ce combat puissant et silencieux. Il y allait de notre existence. Malheur à moi, si Adler me battait physiquement aussi. Personne ne nous sépara. Tous semblaient deviner qu'il ne s'agissait pas ici d'une querelle d'enfants ordinaire, mais bien d'une lutte pour la vie. Le cercle des spectateurs qui nous entourait gardait un silence de mort. Déjà mon cœur n'en pouvait plus, la sueur trempait ma chemise, je faiblissais. Le front d'Adler restait sec. Il luttait méthodiquement. Ses forces croissaient toujours. Cependant, sa respiration devenait rauque et sifflante. Il me saisit à la gorge et commença à m'étrangler. Mais alors, au dernier moment, je repris le dessus, et de toute ma rage le renversai à terre. Il se redressa encore une fois. Mais avec une joie indicible, je lui fis toucher terre des deux épaules, et mis un genou sur sa poitrine.

Vainqueur, je me relevai.

Adler, affaîssé, resta étendu une minute encore, puis il se redressa, lui aussi.

Personne ne dit mot. La plupart feignirent d'avoir assisté à un combat sportif et non au choc de deux ennemis.

Solennellement, je tendis la main à Adler. Il la prit. Nous nous séparâmes en marmonnant : « servus ».

A cet instant, il me sembla presque que je l'aimais.

Dans la rue, je tombai sur Komarek. Il ne sortit pas les mains de ses poches :

« J'ai toujours pensé que tu n'étais qu'un sale type. »

J'entendis bien l'insulte, mais je ne fis semblant de rien, et m'en allai en sifflant.

Le lendemain matin, pendant la classe de grec, Adler resta pour la première fois absolument court. Quand on l'appela pour traduire, il n'ouvrit pas la bouche. Kio, sans un mot, allait et venait. Enfin, il se fâcha :

« Qu'avez-vous, Adler ? Êtes-vous malade ? ou dormez-vous encore ? »

Cependant il se montra indulgent et interrogea un autre élève.

Ce même jour j'accompagnai Adler chez lui. Une grande discussion philosophique, la première entre nous, nous enserra de ses liens. Nous nous rapprochâmes l'un de l'autre.

Le destin s'était prononcé...

CHAPITRE VI

Kio, qui, furibond, circulait entre les bancs, s'arrêta, se percha sur la pointe des pieds et, se penchant vers Adler :

« Continuez, reprenez où nous venons de nous arrêter. »

Adler remua un peu sa grosse tête, soupira et continua à dormir.

Des rires moqueurs fusèrent des rangs.

« Silence! » tonna le professeur, avec un sérieux tel qu'un calme plat régna immédiatement. Il saisit le dormeur sous les bras, et le mit debout. Puis, d'un pas martial, il monta sur l'estrade.

« Avancez, Adler! »

Adler obéit et s'arrêta, isolé, entre les bancs et la chaire. Puis nous dûmes, lui aussi bien que nous, entendre Kio :

« La dernière assemblée des professeurs, pour cette année scolaire, a lieu après-demain. Les dés sont jetés et vous avez perdu la partie, Adler. Je l'ai signalé à tous mes collègues. Vous, à qui j'avais prédit un jour une glorieuse carrière, vous avez réussi à disputer le rang d'un Komarek. Mais il y en a d'autres ici sur qui la justice va fondre. Oui, Ressler, vous pouvez, en effet, vous dissimuler derrière votre camarade. Et vous, Sebastian, vous ne me tromperez pas avec votre visage

candide. Cette candeur, c'est le masque de la mauvaise conscience! J'ai derrière moi trente années d'expérience dans l'enseignement et j'en ai par-dessus la tête des visages candides. Ayez donc un peu moins de candeur sur la figure et à la dernière minute mettez-vous au travail! Le navire sombre! Sauve qui peut! *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinae!* Mais, suffit! Horace appartient au programme de la classe supérieure que plusieurs d'entre vous n'atteindront jamais. »

Ici, la souffrance personnelle éclata dans son discours :

« L'année dernière, encore, je me réjouissais de monter avec une classe honorable, de vous mener tous sans exception jusqu'à la vie pratique qui vous attend sous la forme des études à l'Université ou du volontariat d'un an. Vous m'avez totalement empoisonné cette joie. Si je le pouvais, aujourd'hui même, je me séparerais de vous. Je donne ici dans ma classe tout ce que je possède, et je suis un vieil homme. Vous qui êtes jeunes, vous ne me donnez en revanche qu'inattention, bavardage, plaisanteries; vous cachez des lectures sous les bancs; vous griffonnez; vous vous occupez de mille choses étrangères à notre sujet. *Sunt pueri pueri, pueri puerilia tractant.* Mais vous n'êtes plus des enfants. Je crains même que vous n'en soyez bien loin! »

Son regard tomba de nouveau sur Adler, immobile devant la chaire. Kio se frappa la poitrine :

« Et vous qui dormez en face de moi! Vous osez me manquer de respect, à moi qui ai gagné sur les champs de bataille de Bosnie, à l'affaire de Maglaj, une des plus hautes distinctions... Il se passe dans cette classe bien des choses qui craignent la lumière du jour. Quotidiennement, deux ou trois d'entre vous sont malades ou empêchés de venir par quelques circonstances domestiques. Quel est mon rôle? Je me fais l'effet d'un secrétaire d'hôpital chargé de tenir la liste des malades!...

Ici, cependant, c'est une institution d'enseignement, impériale et royale, et non pas un hôtel!... En ce qui vous concerne, Adler, prenez note de ceci. Il n'y a plus aucun espoir pour vous. Préparez-vous à partir. M'avez-vous compris? Aucun professeur ne veut plus de vous. Même le professeur de langue germanique, Stowasser, juge vos rédactions enfantines, prétentieuses et boursouflées. Vous l'avez exaspéré. Le professeur d'histoire Wojwode n'est pas venu à bout de son plaidoyer en votre faveur. Moi-même, je ne peux plus rien faire pour vous. Et d'ailleurs je ne veux rien faire, puisque, pour tout remerciement, vous vous endormez dans ma classe. Et comprenez bien que vous êtes seul responsable de votre destin. Combien de fois vous ai-je tendu la main pour vous sauver! *Sapienti sat!* C'est vendredi aujourd'hui! Lundi aura lieu la conférence dont dépend encore la vie ou la mort de quelques-uns d'entre vous. Mardi, vous m'enverrez votre tuteur! Asseyez-vous! »

Un silence de mort régna de nouveau.

Chacun sentait que cette philippique n'était pas une des harangues ordinaires de Kio, mais que vraiment aujourd'hui son cœur saignait. Il continuait à garder le silence et ne reprenait pas son Tacite. Son regard, aussi horriblement mélancolique que celui d'un capitaine antique considérant la défaite, traversait la fenêtre et fixait la façade désespérante du receveur des contributions.

Nous avons poussé les choses trop loin. Par la pratique organisée de l'école buissonnière, par les débauches nocturnes de spiritisme, par les orgies et la fréquentation des tavernes, l'anarchie, telle que je l'avais imaginée, s'était installée dans la classe et se manifestait aux professeurs par mille détails. La présomption intellectuelle vint s'y ajouter. Disciples du Parnasse moderne dont nous avions facilement sur les lèvres les noms en vogue, pouvions-nous admettre de

faire l'analyse de *Guillaume Tell* de Schiller? Il n'y avait qu'une réponse à donner à de tels sujets : le silence méprisant. Nous eussions considéré comme une basse complaisance d'apporter la moindre attention aux classes de sciences « qui n'intéressaient en rien la vie ». En même temps qu'Adler, toute la classe se dégrada. Notre premier violon lui-même, Fischer Robert, bien qu'il travaillât énergiquement, était désaccordé. Dans un mauvais orchestre, le meilleur musicien est perdu. Nous mettions notre bonheur à étaler pendant les cours une fébrile activité privée. Si Burda, mon voisin, l'homme du devoir par excellence, tentait de se consacrer au sujet donné, je m'approchais de lui et le tourmentais si bien, qu'il finissait par avoir honte d'un zèle sans dignité. Nous lisions les journaux, nous écrivions des lettres, nous transformions des proverbes en paradoxes impudents, nous dessinions des caricatures, nous nous envoyions les uns aux autres des épigrammes et nous attendions la cloche avec une impatience torturante pour nous précipiter dans la vie.

Comment les enfants que nous étions ont-ils réussi à passer tant de nuits hors de chez eux? Aujourd'hui encore, c'est un mystère pour moi. Les circonstances favorisaient nos appétits de jouissance. Les parents de Ressler habitaient un grand palais municipal où sans gêner la surveillance était impossible. La mère d'Adler était une femme très malade clouée sur son lit. Schulhof, dont la famille vivait dans une petite ville, logeait dans une pension libre. Moi-même, j'occupais une belle chambre au-dessus de mes tantes. Je pouvais aller et venir inaperçu comme je voulais. Peu après mon arrivée, je m'étais fait donner la clef de la maison par la vieille femme de ménage qui me gâtait.

Et maintenant la catastrophe approchait.

Pour s'opposer à cette indiscipline croissante, les professeurs avaient décidé d'offrir au moins un sacrifice à Orcus. Adler était la victime désignée, Adler dont

la haute taille marquait, comme l'aiguille d'un cadran solaire, la longueur des ombres ; Adler, sans duplicité et sans ruse naturelle, était le plus facile à évincer et à humilier.

Bien certainement Kio et Wojwode avaient combattu pour lui, mais ces pauvres vieux étaient bien faibles et bien usés devant le nouveau professeur qu'on nous avait donné au commencement de l'année.

Le professeur d'allemand, Stowasser, membre strict d'une corporation nationaliste, haïssait Adler ; il haïssait son style « littéraire » qu'il tenait pour impudent et confus ; il barrait ses compositions d'un trait, du haut en bas de la page, sans exposer ses motifs et les annotait seulement de ces mots : « Absolument insuffisant. » Mais le professeur d'allemand, Stowasser, n'aurait pas obtenu cette sanction, qui heurtait de front toute justice, si l'amertume d'autres professeurs et l'impuissance presque malade d'Adler à se défendre n'étaient venues à son aide.

D'une voix basse et maussade, Kio acheva la classe de latin. Adler, impassible, penchait la tête d'un air digne sur la *Germanie* de Tacite.

A la sortie de midi, notre groupe avait l'habitude de se réunir dans une charcuterie aux environs de Saint-Nicolas. Ce jour-là nous n'étions que deux autour de la table, Adler et moi. Les paroles terribles de Kio avaient semé l'épouvante, et effarouché nos camarades. Leur brusque disparition trahissait la lâcheté humaine à l'approche de la catastrophe, le désir de se faire tout petit, de ne rien savoir. Prudemment ils étaient rentrés chez eux, en toute hâte, pour se terrer dans leur coin et travailler. Déjà se formait autour d'Adler ce vide que les hommes organisent autour des victimes.

Adler, couleur de cire, fixait la table :

« Mardi tout sera fini... De ma mère je n'ai rien à attendre... Et mon oncle me fournira dans son magasin, même avant les vacances... J'y serai enseveli pour toujours ! »

Je lui cherchai des consolations :

« Nous sommes à la fin de mai, Adler ! Les classes finissent le 15 juillet. Il reste encore sept semaines. D'ici là, bien des choses peuvent changer.

— Mais je dois envoyer mon tuteur chez Kio, mardi.

— Halte-là. Tu diras tout simplement que ton oncle est en voyage. Ta mère est malade. Si une lettre ou un bulletin arrive, nous le prendrons.

— A quoi bon reculer ? Un peu plus tôt, ou un peu plus tard ! Je me suiciderai ou je vendrai des torchons... »

Il saisit à pleines mains son verre de liqueur :

« Non ! je te le dis ! Jamais je n'irai chez cet homme... »

— Te suicider ? »

Ce mot me pesait lourdement sur la langue.

« Pour se suicider, tu sais, il est toujours temps. Il vaut mieux réfléchir, pour le moment, à ce que nous pouvons faire. »

Tout ce qu'Adler avait supporté jusqu'ici n'avait atteint que sa vie morale et non sa sécurité extérieure. Comme nous autres, il était lycéen et suivait sa voie. Maintenant, tout à coup, cette sécurité s'écroulait. La vie le jetait sur le tas d'ordures où l'oncle et ses pareils se complaisaient et allaient « faire de lui un homme ». Cette haine craintive de son tuteur est le seul sentiment d'hostilité véritable que j'aie jamais surpris chez Adler. Il le peignait comme un avare perfide qui menait son commerce avec une présomption pathétique et considérait que son magasin et sa recette journalière étaient des affaires d'importance mondiale qui, sans la profonde injustice des temps, auraient dû lui valoir beaucoup plus d'honneurs. Un homme refusant d'entrer dans le commerce des toiles ne pouvait être qu'un imbécile ou pis encore ; du moins en était-il ainsi de son neveu qui s'entêtait à fréquenter l'Université, cette Université qui n'a d'autre but, cependant, que d'affamer des fils d'affamés. D'après Adler, son oncle le

haïssait, car lorsqu'il le rencontrait à la maison ou dans la rue, il avait toujours une remarque désobligeante à lui faire : « A quoi te sert un si grand front, Franz ? C'est un genre romantique, peut-être ? » ou : « Es-tu vraiment obligé de toujours porter des lunettes ? Tu peux en remercier ton père. Lui non plus ne voyait pas à deux pas devant lui. » Mais le plus triste, c'était que la mère d'Adler, qui l'aimait cependant, lui ressassait toute la journée les paroles de l'oncle, et prenait le parti de l'ennemi avec lequel elle s'était juré d'humilier son propre fils, afin de faire son bonheur sur terre.

Le lycée était le centre de la vie d'Adler, l'oasis où il pouvait encore respirer un instant, jouir du répit qui lui était accordé, découvrir la lueur d'espoir d'une délivrance future.

Maintenant, tout cela était fini.

Bien que j'eusse moi-même la gorge serrée et bien que mon propre sort fût plus que douteux, en cet instant, je ne pensais qu'à la tragédie d'Adler avec une grande pitié.

Ah ! parmi les drames de la vie adulte aucun n'approche en gravité ces tragédies de la jeunesse ! Car jamais on ne donne à la jeunesse esclave cette arme de l'indifférence souriante, ces formules que seul connaît l'homme libre : « Ça passera », ou encore : « Rien n'a tellement d'importance en ce monde. » Bien souvent l'enfant, que ne protège aucune disposition légale, ne se perd que par la peur d'autrui.

Adler répétait :

« Je ne sais pas ce que je vais faire. »

J'eus alors une inspiration qui me fit courir des frissons le long de la moelle épinière :

« Écoute, Adler ! Je vais t'expliquer mon idée, une idée de criminel... »

Après ces mots, je dus m'arrêter un instant. Puis, je continuai :

« Aujourd'hui, Fischer a dû porter le registre de la

classe du parloir à la salle du Conseil... Comprends-tu, Adler ? »

Il considérait toujours fixement et sans bouger la toile cirée qui recouvrait la table.

« Le registre de la classe n'est donc plus enfermé comme hier dans le tiroir de la chaire, mais il est sur une table dans la salle du Conseil... »

Il releva la tête.

« Les discours des prof n'ont pas beaucoup d'importance, Adler ! Le registre seul est important. Car c'est d'après les notes qu'il porte que le Conseil décide. Me comprends-tu, maintenant ? Il faut agir avec beaucoup d'astuce, changer, par-ci, par-là, un "insuffisant" en "suffisant". C'est assez, et tu sais bien, Adler, que je possède un produit sûr, qui efface tout. »

Il haletait et enfonçait ses ongles dans ma main.

« Peut-être accomplirai-je ce crime pour toi, Adler. Oui, ce n'est certainement pas une plaisanterie, c'est un crime passible, non pas des sanctions disciplinaires, mais de peines judiciaires : Falsification de documents ! Quand on est majeur on attrape pour cela trois ou quatre années de prison. Tu le sais d'ailleurs aussi bien que moi. Cependant nous verrons, pour toi je le ferai peut-être... »

Je me sentis alors tout attendri.

« Je t'ai quelquefois tourmenté, Adler ! C'est ta faute ! pourquoi ne m'as-tu pas rendu la pareille ! Peut-être as-tu pensé que je n'étais pas ton ami ! Eh bien ! vois-tu, tes admirateurs Bland et Burda se sont esquivés ! Ce ne sont que des lâches et rien de plus ! A présent, tu jugeras où sont tes amis ! Viens ! Allons-nous en ! »

La rue s'agitait, égayée de toutes les couleurs de l'été. Des bandes de lycéens bruyants, de tous âges, qui s'étaient mis en retard, nous dépassaient. L'horloge de Saint-Nicolas sonna midi et demie. Avec des airs de conspirateur j'ordonnai à Adler de m'attendre à sept heures du soir dans l'ombre de l'église. Cet endroit me

semblait particulièrement en harmonie avec mes projets. Puis je le renvoyai. Il ne fallait pas que personne nous vît ensemble. De toutes parts, déjà, le danger surgissait. Sans un mot, comme un subordonné, Adler m'obéit. Nous nous séparâmes silencieusement.

Une angoisse, une ivresse étrange me pénétraient ; un peu de fierté aussi, car j'allais commettre un crime pour l'amour d'un autre.

Lorsque j'arrivai dans l'église à sept heures et demie, Adler m'attendait déjà. Par prudence, j'avais à la main un cahier de latin. Je tâtais constamment dans ma poche la petite bouteille remplie du produit qui pouvait effacer toute écriture sans laisser de trace. Rapidement je mis Adler au courant de mon plan ; il devait entrer au lycée quelques minutes après moi ; s'il rencontrait quelqu'un, il donnerait comme prétexte qu'il avait oublié un livre dans notre classe, mais en réalité, il gagnerait la salle du Conseil où je l'attendrais.

La porte du lycée était fermée. Premier contretemps inattendu ! Je sonnai. Le portier me regarda avec méfiance. Je me sentis, sur tout le corps, une sueur glacée. Cependant, je réussis très facilement à simuler une hâte impatiente :

« Écoutez, monsieur Pettner, il faut que je monte à la salle du Conseil pour remettre ce cahier.

— La salle du Conseil est fermée à clef quand les classes sont finies. Je ne dois y laisser entrer personne...

— Mais, monsieur Pettner, ne faites donc pas tant d'histoires ! Kio m'a donné l'ordre de déposer mon cahier là-haut. Il doit revenir aujourd'hui encore pour les corrections.

— Eh bien ! alors, attendez-le ici !

— L'attendre ! Jamais de la vie ! C'est impossible ! Pensez-vous que j'aie envie de perdre toute ma soirée ? Laissez-moi monter ! Il trouvera mon cahier en arrivant. »

Je tremblais déjà que Pettner ne prît mon cahier pour le donner à Kio. Mais il se contenta de dire :

« Des élèves dans la salle du Conseil ?... Ça c'est une nouveauté !

— Mon Dieu je peux m'en aller, Pettner ; seulement vous verrez ce que vous prendrez ! Vous connaissez Kio. »

Je l'avais déjà repoussé jusqu'à l'escalier :

« Dites-moi donc, monsieur Pettner, il me semble bien que je vous dois encore le dernier vin que j'ai consommé chez vous... »

De la loge de Pettner, une voix appela :

« Père ! »

Dieu merci ! Pettner abandonnait la lutte.

Adler arriva à ce moment et bégaya indistinctement. Avec une résignation morose, le vieux nous laissa passer.

La salle du destin se trouvait au bout d'un corridor ; ce corridor faisait un coude. La porte de la salle était grande ouverte : les seaux et les balais des femmes de service n'étaient pas encore enlevés. Il fallait agir en toute hâte.

Sur le tapis vert de la table immense, les uns à côté des autres ou les uns sur les autres, ils étaient là les huit registres du lycée, enveloppés de leurs couvertures grises. Un bond vers eux ! Puis, notre registre en main, je me précipite à la fenêtre d'où tombait encore un peu de jour sur une petite table. J'aperçois des nuages rapides aux merveilleuses bordures jaunes et rouges. J'aperçois des objets fantomatiques, matériel d'enseignement, qui devaient aller à la réparation : un serpent et un singe empaillés.

Naturellement, je relevai d'abord mon nom. Les notes étaient assez misérables. Mais je ne vis pas d'arrêt de condamnation. Je corrigerais ma fortune s'il me restait du temps. Je sortis mes instruments de criminel, la petite bouteille, l'estompe, et la pointe. Le nom d'Adler ! Lui-même se penchait sur moi. Je le renvoyai :

« Monte la garde, pour l'amour de Dieu ! »

Je pris d'abord les notes de mathématiques. Je lui dis :

« Trois "insuffisant" ! Nous en laisserons un et nous transformons les deux autres en "suffisant". »

D'un air niais, Adler murmura un : « Je t'en prie ! »

J'étais moi-même tout à fait calme. Je me sentais dans un état de joyeuse indolence comme si j'avais eu tout le temps et la tranquillité nécessaires pour faire mon travail. Sans hâte, ici-même, en plein cœur des bâtiments où il était interdit de fumer, j'allumai une cigarette. Je laissai tomber quelques gouttes du liquide sur les deux « insuffisant » et j'attendis que l'encre fut résorbée. Adler était revenu derrière moi. Je le renvoyai de nouveau. Puis je pris l'estompe. Le premier « insuffisant » disparut.

Un sentiment de témérité agréable me pénétrait, le désir indomptable de provoquer le sort, et de torturer Adler par mon sang-froid. L'idée affolante que Pettner pouvait entrer à tout instant me caressait voluptueusement les nerfs. J'interrompis mon travail, je sifflotai, et je me mis à la recherche d'un cendrier dans la pièce. Quand je me retournai, Kio était devant moi. Je n'avais pas songé à l'escalier et à l'entrée privée des professeurs.

Je n'en fus pas abasourdi ; je ressentis un léger effroi qui avait une saveur d'une amertume remarquablement douce.

Ma première pensée fut : « Que va faire Adler ? »

Tout autre eût exploité, avec une fervente prière, l'incommensurable chance de ne pas être pris et se fût échappé. Mais Adler entra dans la salle.

Kio ne prononça pas une parole. Il ne nous regarda pas. Il allait et venait à grandes enjambées, saisissait toutes sortes d'objets d'une main inconsciente, et les considérait avec une attention farouche. Nous voyions ses veines temporales qui, soudain, se gonflaient, sem-

blables à des éclairs immobilisés. Il lança violemment dans un coin le livre qu'il tenait à la main — *l'Histoire des Temps Modernes pour les classes moyennes*, de Gindelys. Et il reprit ses allées et venues dans la salle. Enfin, il s'arrêta devant moi, et, la voix tremblante de dégoût, il ne prononça que ces mots :

« Vous sentez le tabac. »

Avec un mouvement de fureur, comme s'il voulait me jeter dans la rue, il ouvrit la fenêtre. Il avait tout vu. La goutte de liquide sur le deuxième « insuffisant » était devenue entre-temps une grosse tache bleue.

Toujours pas un mot. Il s'assit et fixa au loin le clocher de l'église tandis que d'une voix enrouée il me criait :

« Sebastian ! »

— Monsieur le Professeur ? »

Mais d'un geste rapide et fatigué il me montra la porte.

Nous quittâmes la pièce.

A la sortie, je commandai à Adler :

« Va-t'en. A deux on n'arrive à rien. Je vais le saisir au passage. »

Je m'arrêtai au premier coin de rue et j'attendis une grande heure. Lorsque Kio passa, il fit semblant de ne pas m'apercevoir et ne me rendit pas mon salut. Je n'osai plus l'aborder. J'avais perdu tout mon courage. Je le suivis, sans qu'il pût le remarquer et de façon à ne pas le perdre de vue. Rues enivrantes au crépuscule ! L'univers avait revêtu tout à coup une apparence absolument nouvelle ! La foule nombreuse et heureuse s'agitait autour de moi, si proche et pourtant si lointaine. J'avançais solitaire, entouré des brumes du destin ; elles me stimulaient et, en même temps, m'engourdisaient comme une boisson alcoolique. Qui me viendrait en aide ? Et cependant je n'aurais pas volontiers échangé cet état d'attente anxieuse, ce plaisir qui me faisait presque défaillir.

Tous les spécialistes du crime connaissent bien cette ivresse étrange qui envahit les criminels peu après leurs forfaits. J'ai connu très jeune quelque chose de semblable au cours de cette promenade.

De temps en temps je perdais de vue le professeur. Mais très rapidement je le retrouvais. Il prit des rues plus paisibles. Il entra dans une boutique pour acheter un journal. Je me dissimulai sous un porche pour qu'il ne m'aperçût pas en ressortant.

Nous étions arrivés dans un faubourg du nord où n'habitent que de pauvres gens. Je fis alors cette découverte : Kio n'est pas seulement professeur titulaire ; c'est un être humain aussi, et même l'un des plus pauvres. Cette métamorphose n'était pas facile à comprendre et elle me donna presque une commotion. Kio s'échappait du portait que nous nous faisons du maître, il n'était donc pas uniquement occupé des aoristes ou de la description de l'affaire de Maglaj ! Jupiter avait un dos pitoyable et sa nuque était maigre et vieillie.

Devant une porte étroite, il fit halte et attendit. Avait-il donc senti que je le suivais ! Je me glissai plus près. Sans se tourner vers moi, dans l'entrée obscure, il dit :

« Suivez-moi ! »

Quel escalier chancelant ! Quelle étroite demeure ! Kio me fit entrer dans une chambre obscure. Bruit mat du bec de gaz, bruit de notre enfance, bruit qui a disparu du monde !

Jupiter avait une demeure.

Il semblait qu'il eût une femme, car de la cuisine vint un appel traînant : « Émile ! »

Aux quatre murs pendaient des gravures qui représentaient les événements les plus remarquables de l'expédition de Bosnie, et, au milieu, la photographie agrandie d'un jeune homme s'ornait d'une palme. Un vieux sabre d'officier était accroché quelque part. Mais

sur la table s'entassaient en piles hautes et nombreuses les copies des compositions latines et grecques. Plusieurs étaient ouvertes, pages sanglantes, champs de bataille de la grammaire ! En cette heure qui, pour la première fois, me confrontait avec la vie, je sentis la misère quotidienne de tous ces cahiers.

Jupiter enfilaient un vêtement d'intérieur :

« Asseyez-vous. »

Je pris place sur le bord d'une chaise.

« Sebastian, connaissez-vous la profession de Son Excellence, votre père ?

— Oui.

— Nommez-la-moi !

— Président de la Cour supérieur de justice !

— Président de la Cour supérieure de justice ! Son Excellence est donc juge, au-dessus de tous les juges et, par conséquent, juge de tous les citoyens d'Autriche. Ai-je raison ?

— Oui.

— Monsieur votre père ratifie toutes les décisions judiciaires qui lui sont soumises ? Répondez !

— Oui.

— Et si on lui soumet une décision judiciaire visant son propre fils, que fera-t-il ?

— Monsieur le Professeur...

— Je vous demande ce que fera Son Excellence dans ce cas ?

— Monsieur...

— Plein de douleur, il la ratifiera !

— J'ai...

— Vous n'avez rien, Sebastian. Car moi aussi, tout comme votre père, je laisserai la justice suivre son cours.

— Je n'ai rien à me reprocher, monsieur le Professeur... »

Kio tira de sa poche la petite bouteille et lut l'étiquette :

« Tue l'encre. Fait disparaître en quelques minutes, et sans laisser de traces, toute tache et tout écrit. »

— La bouteille ne m'appartient pas.

— Et à qui appartient-elle?

— Je ne sais pas.

— Que cherchiez-vous dans la salle du Conseil ?

— Adler et moi, nous voulions aller chercher un livre que nous avons oublié dans la classe. Nous avons aperçu, en passant, la porte ouverte et nous sommes entrés par curiosité.

— Vraiment ! Et par curiosité aussi vous avez pris le registre de la classe ? »

Je me tus.

« Et par curiosité encore, vous avez commis le délit vulgaire de falsification ? »

— Je ne l'ai pas commis. »

La voix de Kio cessa tout à coup d'être celle d'un juge.

« Vous feriez mieux de ne pas me raconter de mensonge. »

Je réussis à murmurer :

« Je suis innocent.

— Vous voulez dire qu'Adler a commis le délit ? »

De nouveau je me tus. Je n'éprouvais que vide et abattement. Un seul désir : sortir de là, fût-ce de la manière la plus basse et la plus vulgaire. A ce moment, Kio n'était plus ni professeur, ni juge. Sévèrement il se tourna vers moi, comme s'il s'agissait d'une affaire d'honneur :

« J'attends que vous repoussiez cette supposition ! »

Je me tus.

« Sebastian ! *Homo sum, nil humani a me alienum puto*. Avez-vous compris ? »

— Oui !

— Mais le *homo* cesse pour moi où commencent le déshonneur et la bassesse ! »

Je reconnus à peine ma propre voix :

« Il ne s'agissait même pas de mon nom... »

Kio bondit, sortit en courant de la chambre mais revint tout aussitôt. Pendant tout l'interrogatoire j'avais tenu mon regard fixé sur le portrait du jeune homme, en uniforme de lieutenant. Sans savoir pourquoi, je me cramponnai à cette photographie, comme si elle eût pu me porter secours. Kio le remarqua et devint de plus en plus nerveux. Et moi, sentant que mon regard le troublait, je continuai plus fixement encore à regarder le lieutenant. Je ne le lâchai pas, même lorsque Kio, sans un mot, commença à arpenter la chambre. Mais alors, soudain, il tapa du pied, et du même mouvement violent qu'il avait ouvert la fenêtre dans la salle du Conseil, il décrocha l'image de son fils et la retourna face contre le mur. Longtemps il continua d'aller et de venir pour se calmer. Puis, par-dessus son épaule, doucement il demanda :

« Êtes-vous disposé à me remettre une déclaration écrite, disant qu'Adler est le coupable ? »

Je ne répondis pas. Au bout d'un instant j'aperçus une petite feuille de papier blanc, couverte de l'écriture de Kio que je connaissais bien. Comme en rêve je signai. Négligemment, Kio mit la note de côté. Ce détail et mille autres encore auraient dû me montrer qu'il voulait nous sauver et non pas nous juger. Mais je ne comprenais plus rien.

Kio parut effrayé de mon aspect. Il s'approcha de moi et posa sa main froide sur mon front.

« Voulez-vous prendre un verre de lait ? »

Et de ses propres mains, le vieux maître m'apporta de la cuisine le verre que je vidai docilement, tandis que son visage indiciblement triste se penchait vers moi.

Suivit une nuit du plus profond sommeil.

Le lendemain matin tout le monde sentit qu'il s'était passé quelque chose de grave, bien que nulle part on n'en fit mention. Cela n'était d'ailleurs pas nécessaire.

Je ne prêtais qu'une oreille distraite à mes propres discours. Comment me procurer de l'argent ? L'angoissante question se posait à moi. Il était dix heures du soir et c'était dimanche. Qui pourrait bien m'acheter le bijou ou m'indiquer un acheteur ? Ressler, Schulhof, Faltin ? Impossible ! Ils n'étaient que des enfants incapables d'envisager une affaire sérieuse. Depuis la veille, je n'étais plus des leurs. Il fallait trouver un homme.

Le nom de Komarek résonnait à mes oreilles de plus en plus fort. Oui, lui qui m'avait donné une gifle, c'était un homme, celui-là, le seul qui pût m'aider. Mais où demeurerait-il ? Je songeai à la place du Marché sur laquelle il avait surgi avec son sac à provisions. Comme en rêve, je me récitai un nom de rue et un numéro de maison qui nous avaient été lus comme toutes les adresses des élèves au début de l'année par le directeur des classes.

Puis, de nouveau, je recommençai à traîner Adler et la valise. La maison de Komarek se trouvait dans un quartier très peuplé de la vieille ville, quartier qui n'existe plus depuis longtemps. Je déposai dans une petite auberge l'homme et le sac. Il était bien difficile de découvrir parmi toutes les portes celle que je cherchais. Une voix dure appela dans l'obscurité : « Auguste, il y a quelqu'un qui veut te parler. »

Komarek surgit devant moi en manches de chemise et sans col. Des visages nous épiaient de tous côtés. Des pieds invisibles, chaussés de savates, montaient ou descendaient l'escalier. Je n'avais pas songé que ce serait si difficile.

Ma voix résonna, étrangère et humble :

« Je t'en prie, viens dans l'escalier ! »

Il me suivit jusqu'à la faible lueur de la lampe :

« Que veux-tu ? »

— Komarek, il faut qu'Adler s'en aille !

— S'il doit s'en aller, qui l'en empêche ?

— En ces terribles circonstances, je n'ai voulu m'adresser à nul autre qu'à toi, Komarek...

— Je devrais, peut-être, t'en remercier ?

— Tu n'as pas besoin de me remercier, mais tu dois songer à l'affront que tu m'as fait ! »

Il regardait la lumière et ne répondait pas. Quelques curieux s'étaient aventurés jusqu'au milieu de l'escalier. On apercevait les regards avides, et les joues creuses de fillettes malingres, ses sœurs peut-être. Il me fallait parler vite et bas :

« Il est arrivé une sale histoire. Vous l'avez sûrement deviné tous au lycée aujourd'hui. Adler a commis une terrible saleté...

— Vous autres, pour qu'il vous arrive quelque chose, il faut d'abord que vous commettiez des saletés. Je n'en fais jamais, moi, et je suis saqué.

— Que veux-tu ? Tu t'en tires toujours. Et, en somme, après l'examen, tu te moqueras bien de la façon dont on t'a traité. Mais il s'agit de tout autre chose ici, Komarek. C'est une question de vie ou de mort. Le renvoi, c'est la moindre des choses... Mais le procès, le tribunal, la prison... »

Les larmes coulaient sur mes joues, mais Komarek continuait à fixer la lumière :

« Que veux-tu que j'y fasse ! Dieu merci, je n'ai rien à voir là-dedans.

— Tu dois, tu peux m'aider ! Demain matin, à cinq heures trente, Adler prendra le rapide sur la ligne de l'État pour l'Allemagne...

— Et pourquoi ne pars-tu pas toi-même ? »

Un masque plein de méfiance me regardait en ricanant.

« Demain matin, entre huit heures et midi, tu verras comment je m'arrangerai pour supporter seul les conséquences de cette saleté. Mais il faut qu'Adler se sauve. Jure que tu ne nous trahiras pas ! »

Komarek parla sérieusement ; il s'agissait d'une profession de foi.

« Vous n'êtes pas mes amis, mais les prof sont mes ennemis!

— Nous avons besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Il faut que ce bijou soit vendu immédiatement. Komarek! Aide-nous! »

D'un air indifférent, il appuyait lentement sur les mots :

« Et si je te dénonce?

— Non! je n'ai aucune crainte. Tu ne feras pas cela. »

Il prit le bijou et l'approcha de la lumière. Les ombres qui nous épiaient étaient secouées par la curiosité. Les mains de Komarek paraissaient très expérimentées et très vieilles. Il dit :

« Jolowicz... »

Puis il disparut, revint tout habillé et me conduisit à travers l'enchevêtrement des ruelles.

Jolowicz était assis, penché sur une Revue illustrée. Je lus : « La beauté de la femme. » Quel garçon intrépide était Komarek! Que n'avait-il déjà traversé dans l'existence pour affronter la résistance silencieuse de ce sinistre individu qui ne faisait aucune attention à notre présence! Sans un mot, il posa le bijou sur la table. Quelques paroles m'échappèrent!

« J'ai besoin d'argent. »

Furieux, Komarek m'envoya un coup dans les côtes.

Mais Jolowicz, à présent, allait et venait rapidement dans son royaume enchanté. Il appuyait sur le nombril d'une figurine nue dont les yeux s'illuminèrent, il mit en mouvement un petit orchestre qui siffla la marche de Radetsky. Je me retranchai dans mon épuisement mortel comme dans une guérite. Des paroles criées haut me parvenaient, me donnant l'impression d'être dans une gare de chemin de fer lorsque le train s'ébranle :

« Monture pas moderne... On va avoir des ennuis... Les parents, les correspondants... signer... »

La marche de Radetsky mêlait ses accords à ce marchandage.

Enfin, je tins dans ma main plusieurs centaines de couronnes, capital inespéré qui passait mon imagination.

« Silence, Komarek, silence, suppliai-je, lorsque nous pûmes de nouveau respirer.

— Quel gaillard tu fais, dit-il, en donnant à un abricot pourri, qui se trouvait sur le pavé, un violent coup de pied. Que pourrais-je raconter, maintenant que tu m'as entraîné, moi aussi, dans cette cochonnerie? »

Et, sans me dire adieu, il me quitta.

Avec précaution je fis sortir Adler de l'auberge. Je pris notre bagage et je cherchai un coin désert. Puis je comptai dans sa main les billets reçus. Mais il n'avait plus rien d'un être vivant; il vacillait tel une ombre.

Je lui criai à l'oreille comme s'il eût été sourd :

« Huit cents, Adler! C'est une somme énorme! Tu peux vivre un an avec ça! »

Il tenait l'argent d'une main rouge et rigide.

Je sortis moi-même son portefeuille de sa poche et j'y rangeai les huit billets.

Alors commença le plus affreux des vagabondages nocturnes. Quel spectacle nous offrions, moi, la valise, et l'ombre chancelante! Nous allions d'un cabaret à l'autre. J'évitais moi-même de boire. Mais partout où je pouvais en obtenir, je commandais, pour Adler, du punch suédois. A la longue, il avait fini par aimer beaucoup cette boisson.

J'étais obsédé par la nécessité de parler, de parler sans interruption; sans cela, mon influence aurait cessé et mon plan se serait écroulé au dernier moment. Il est déjà bien difficile de passer une petite heure avec un être humain en faisant tous les frais de la conversation. Un être vivant, cependant, répond, nie, approuve, vous aide. Mais un mort? Adler était un mort. Je ne l'avais éveillé du sommeil mortel qu'à la toute dernière limite. Il avait dû se retourner et chercher l'Hadès des yeux, lorsque je l'avais rejeté dans la vie. Il s'était, sans doute,

bourgeois, cependant que les cygnes commençaient, de leur allure princière, à décrire des cercles sous mes yeux.

Adler laissait aller sa tête de côté. Il dormait. Mais pour rien au monde il ne devait dormir et je ne devais pas me laisser surprendre par le sommeil. Il s'était évadé pendant les quelques minutes où mes forces avaient cédé. Il fallait parler, encore parler! Je le secouai :

« Dis donc, je crois que ta fuite audacieuse fera du bruit en ville. Cela va en imposer à Marianne. Elle sera amoureuse de toi. Tu nous éclipseras tous. Tiens, regarde, je te fais cadeau de sa photographie... »

Je ne m'étais pas trompé. Déjà, pour cinq minutes de sommeil, j'avais à côté de moi un tout autre Adler. Il froissa avec fureur la photographie de Marianne et la jeta sur le gazon :

« Faire du bruit? Il n'y a que toi, il n'y aura jamais que toi pour faire du bruit! »

Sa résistance augmentait. Et j'avais encore une heure à passer :

« Il est tout naturel que nous nous sentions surexcités, Adler. Mais bientôt tu vas être assis en chemin de fer et tu pourras dormir. Tu seras bien heureux de dormir, tandis que je devrai me présenter devant le Conseil.

— Dormir? Lâche que tu es! Qui donc a troublé notre sommeil?

— Pourquoi m'injuries-tu? En quoi suis-je un lâche? »

Il triompha :

« Crois-tu que je n'ai pas remarqué comme tu t'es levé et comme tu t'es enfui, déserteur?

— Comment aurais-je pu te sauver sans me sauver moi-même?

— Qui te donne le droit de me sauver? D'ailleurs, qui es-tu réellement? »

Ceci n'était plus l'ombre d'Adler. C'était la voix qui, à une époque depuis longtemps évanouie, m'avait dit : « Contente-toi d'être admis parmi nous, et attends qu'on te désigne un rôle. »

Adler criait :

« Tu es trop lâche pour te suicider, et trop lâche pour assassiner. Oui, tu es trop lâche, trop lâche! »

Je me sentais de plus en plus faible et exténué :

« Hier, je n'étais pas trop lâche pour commettre un crime à ton profit, Adler... »

Il se tenait droit et tendu devant moi. L'ancienne dureté de son front sembla fléchir. Je ne l'avais encore jamais vu ainsi. Mais je n'avais plus assez de force pour lui tenir tête. Sa voix vibrait, de plus en plus claire :

« Je ne peux plus rentrer chez moi! C'est vrai. Par conséquent, je dois m'enfuir. Je n'y contredis pas. Quelquefois tu as raison. Mais tu n'as pas le droit d'avoir raison! Et j'enrage d'avoir à exécuter tes volontés. Je partirai quand je voudrai et non pas quand, toi, tu voudras. Je ne me sou mets pas à toi... »

Là-dessus, il fit un bond et s'esquiva.

Tout était perdu si je ne rassemblais pas mes forces.

J'arrachai mon corps comme je l'eusse fait d'un fardeau étranger ne m'appartenant pas. Et, au cours de cette poursuite, j'avais à traîner, en plus de moi-même, la lourde valise.

Course haletante à travers les chemins raboteux, les sentiers herbeux, les collines et les petits bois de bouleaux, jusqu'à l'étang. Les premiers bruits de la ville, les piailllements des oiseaux, les sonneries des horloges et des cloches, les sifflets de locomotives éraillés et stridents, comme fatigués par une nuit de veille, nous flagellaient. Au bord de l'étang, sur un rocher artificiel, il y avait une grande cage ronde, dans laquelle un aigle était prisonnier. Là, je pourrais attraper le fugitif. Nous nous élançâmes autour de la cage. L'oiseau s'inquiéta, commença à frapper contre le grillage des coups de bec

furieux, fit voler dans l'air autour de lui des plumes grises, et répandit l'horrible odeur de chair sanglante des oiseaux de proie.

Pendant la course frénétique, je criais :

« Halte! Adler! Mais je ne te ferai rien... »

J'entendais sa respiration sifflante :

« Je veux rentrer à la maison quand même... Qui m'en empêchera?... »

— Personne... Vas-y donc... Va chez ton oncle...

Laisse-toi enfermer... »

L'aigle, inquiet, mêla son cri à nos cris.

Enfin, je parvins à couper son chemin à Adler. Je le saisis dans mes bras. Mais il m'enlaça et m'écrasa la poitrine violemment. Mon Dieu! Le combat de jadis allait-il recommencer? Des pas s'approchaient. Je murmurai brièvement :

« Attention! Un flic! »

En effet, un agent se dirigeait lentement vers nous. Pensée angoissante : déjà la police a pris l'affaire en mains. Il vient pour m'arrêter. Le garde se carrait devant nous. Son allure et sa voix étaient ridicules :

« Quel esclandre faites-vous ici? Je vous ordonne de vous en aller. »

Alors Adler ne put se contenir et se détourna en éclatant de rire. Le garde fronça les sourcils. N'avait-il pas le devoir de sévir contre cette insulte? Mais ce n'étaient là que des enfants et les enfants, souvent, se moquaient de lui. Il prit le parti d'éviter les complications. Hésitant, mais sourd désormais, il s'en alla en traînant les pieds.

Cependant, Adler riait encore, tandis qu'il recommençait déjà à se laisser tirer par moi. Il se calma bientôt et me suivit volontairement.

On sentait dans les paroles qu'il répétait sans cesse, un enjouement nouveau :

« Dis donc, toi? Qu'est-ce que tu me veux? »

Je pris un billet pour Hambourg. Nous entrâmes

dans le hall de la gare. Comme un enfant sage, Adler s'assit sur la valise. Quand il était assis, perdu, au milieu des blés, à quatre ans, il considérait, sans doute, les nuages du même regard absent qu'il portait maintenant sur cette charpente de fer.

Quinze minutes encore et je serai libéré, débarrassé d'Adler à jamais! Plus rien alors ne pourra m'arriver. Sur le registre de la classe, mes notes n'ont pas été touchées. Et la fuite explique tout. Hambourg est loin. Cependant, s'il allait revenir? Non! Adler est l'homme qui ne revient jamais. Il sera à jamais disparu. Et je serai délivré du coupable qui a provoqué mon crime, et ma peine. Certainement, aujourd'hui, en classe, j'aurai un évanouissement et je tomberai malade. Un évanouissement produit toujours de l'effet, et la maladie effraie tout le monde. Cette maladie viendra à mon secours pour traverser quelques semaines. Dix minutes encore! Mon Dieu, mon Dieu, pourvu que ne survienne aucun incident, aucun retard, personne que nous connaissions!

Dieu, cependant, nous envoya un dernier incident. Komarek apparut sur le quai. Il me toisa d'un air hostile :

« J'ai réfléchi, cette nuit. Il vaut mieux que tu t'en ailles et qu'Adler reste ici! »

Je le poussai de côté pour qu'Adler ne pût nous entendre :

« Komarek! Pour l'amour de Dieu, tais-toi! Tu ne comprends rien à tout cela. Tu ne sais pas ce qui s'est passé. Veux-tu qu'Adler aille en prison? »

— Non, je préfère plutôt que tu y ailles toi-même. »

Fièrement, je rétorquai :

« Alors, tu peux attendre longtemps! Il ne m'arrivera rien, à moi, rien du tout! Mon père est le magistrat le plus élevé d'Autriche. »

— C'est vrai... Il ne t'arrivera rien, à toi... Mais à d'autres, il arrive beaucoup de choses... »

Je regardai Adler. Il était paisiblement assis. Mon raisonnement acquit de la force :

« Comprends bien, Komarek : si je suis seul pour liquider l'affaire, il y a de l'espoir. Si Adler reste ici, tout est perdu. Et toi aussi, tu seras chassé.

— Comment cela ? En quoi me regardent vos cochonneries ?

— Je vais t'expliquer cela tout de suite, mon cher Komarek ! Je rends le billet ! Nous ramenons Adler chez lui ! Nous entrons en classe à huit heures. Mais à huit heures et demie déjà, éclate une bombe qu'on entendra jusqu'à Vienne. La suite ? Le lycée Saint-Nicolas sera nettoyé de fond en comble, et tu feras partie des débris, tu n'en doutes pas toi-même, je pense. »

Komarek penchait la tête. Ma conclusion fut péremptoire :

« Au contraire, si l'on apprend qu'il existe chez nous des situations si cruelles qu'un élève est obligé de s'enfuir, ce n'est pas nous, mais bien les "maîtres" qui devront comparaître pour se justifier. »

Il montra les dents :

« Crois-tu, vraiment ?

— J'en suis certain. C'est là mon idée. Les plus vieux seront mis à la retraite, les plus jeunes seront déplacés, et Stowasser sera congédié.

— Enfin, ils verront donc une fois ce que c'est... Ce sera bien fait ! »

Une grande joie illuminait ses yeux. Il ne pouvait se maîtriser et persifflait :

« Les chiens ! »

Il se hâta vers Adler et, rapidement, saisit la valise, car le train entraînait bruyamment en gare.

Je ne sais plus comment il le conduisit dans un wagon. Ils avaient disparu brusquement, tous les deux. Le train aspirait la foule. Adler en était-il ? Encore un éclair d'angoisse. Mais alors j'aperçus Komarek portant la valise dans un compartiment. Une minute plus tard, il s'approcha de moi et me dit :

« Il dort ! Il est si fatigué, le pauvre diable ! »

Et j'aperçus, à travers une vitre enfumée, la tête endormie d'Adler ; j'entrevis confusément et déjà dérobé aux regards, ce colossal front d'enfant, qui, sous les cheveux rouges, prenait, à présent, une teinte jaune cadavérique.

Komarek avoua :

« Je lui ai laissé des pommes et des tartines de beurre. »

Puis, honteux et fier en même temps, comme si ce n'était pas la moindre chose qu'un Komarek eût à donner :

« Ce sont des calvilles ! »

Par un dernier effort de volonté, je regardai fixement le chef de gare qui donnait le signal du départ. Puis, lorsque retentit le coup de sifflet, j'ai dû m'écrier :

« Komarek, je n'en peux plus... Je crois que je n'en peux plus. »

Le juge d'instruction, Dr Ernst Sebastian, ne savait pas depuis combien de temps il s'était endormi dans cette position : les bras étendus sur la table et la tête enfouie dans les bras. Sur le moment, il ne rassemblait pas ses idées. Le soleil de midi, pensa-t-il, soleil d'été, soleil du dimanche ! Puis cette pensée lui vint : « Que cet interrogatoire de demain est donc désagréable ! »

Alors son regard tomba sur les feuilles de papier étalées devant lui. Comment était-ce possible ? Il aurait dû y en avoir plus que cela, beaucoup plus. Il se souvenait d'avoir, pendant de longues heures, comme en rêve, ressuscité jour après jour, d'une plume hâtive, toute sa dix-septième année. Et ces quelques pages, était-ce vraiment tout ? Les premières étaient couvertes d'une écriture encore serrée, mais peu à peu cette écriture devenait de plus en plus relâchée et désordonnée. Souvent elle ne paraissait exprimer que quelques répliques, quelques remarques, quelques brèves sen-

allemand nasillard, propre aux gentilshommes et aux fonctionnaires viennois ; manié avec une abondance nerveuse, ce patois sautillait, plein de mignardises et de perfidies. Sebastian employait ce procédé, hérité de son père, quand il voulait dissimuler de l'embarras ou de la compassion :

« Vous voici donc, monsieur Adler ! Nous avons eu tout le temps nécessaire, hier, pour penser l'un à l'autre ! Moi, du moins, je l'ai eu. Encore une fois, je prends votre affaire à cœur ! Ne voyez pas en moi un ennemi ! Comprenez-moi bien ! Je ne suis pas ici pour m'insinuer perfidement dans votre confiance. Je veux vous aider. Je ne serais pas moins heureux que vous si l'on pouvait arrêter l'enquête ou, tout au moins, si l'on pouvait modifier l'accusation. Je vous en prie, laissez-moi vous interroger ! »

La migraine du simoun commençait à serrer de plus en plus étroitement les tempes de Sebastian. Il formula la première question :

« Ainsi donc, Adler, vous soutenez que vous n'avez pas été le dernier visiteur de la Feichtinger ?

— Comment pourrais-je le soutenir, monsieur le juge. Je ne le sais pas !

— Évidemment ! Vous avez raison ! Vous ne pouvez pas savoir... Elsner, ce n'est pas nécessaire de consigner cette question dans le procès-verbal. »

Sebastian songeait : je suis profondément troublé. Cette question était digne d'un idiot, ou d'un fonctionnaire sans vergogne du tribunal criminel. Il a flairé le piège. Je le rebute sans cesse. Mon Dieu ! Comment arriver à la fin de cet interrogatoire ? Sa voix me bouleverse. Elle est devenue plus profonde. Hier, pourtant, j'avais dans l'oreille une tout autre voix.

Cependant, la voix disait, maintenant, sur un ton suppliant :

« Je suis innocent, monsieur le juge. »

Précipitamment, Sebastian vint à son secours :

— Oui, cher ami, je vous crois, je crois que vous êtes innocent. Mais nous devons essayer de prouver votre innocence. Et puis, de la culpabilité à l'innocence, il y a une échelle aux degrés infinis. Dieu merci, notre loi pénale ne puise qu'un gobelet dans l'océan des mœurs. (Quelle faible comparaison, songea-t-il, l'océan, le gobelet ! *Das Meer ist ohne Schuld!* C'est d'un élève de troisième sans talent !) S'il existait une autre loi pénale, je serais peut-être assis devant vous, comme vous l'êtes devant moi. Mais ce n'est pas de cela dont je voulais parler. De quoi donc voulais-je parler ? Ah oui ! Je voulais vous expliquer que l'on peut très bien reconnaître une culpabilité qui devient de l'innocence aux yeux des jurés. »

Adler ne semblait pas suivre très bien ce raisonnement. Il protestait doucement :

« Mais, je n'ai pas de culpabilité à reconnaître. »

Elsner, avec une expression d'ennui et de sarcasme, considérait la mine effilée de son crayon. (« Ceci n'est pas un interrogatoire, c'est un chapelet de stupidités, conclut-il en professionnel. Il s'écoute parler toujours volontiers, mais jamais autant qu'aujourd'hui. Le juge galope comme une valse de gramophone, et l'accusé n'a pas encore placé un mot. »)

Sebastian tira une feuille du dossier de la police.

« Clémentine Feichtinger a été tuée d'une balle de revolver. — Je cite le rapport établi par les experts, le médecin et l'armurier. — Le coup a été tiré à deux ou trois mètres. Le projectile émanait d'un browning du calibre de sept millimètres. La cicatrice ne porte aucune trace de brûlure. On n'a pas pu constater la plus petite parcelle de poudre. Le suicide, donc, paraît exclu. » — Plus loin : « L'inculpé fut trouvé en possession d'un browning du calibre de sept millimètres. Une des balles avait été tirée... ». Moi, monsieur Adler, je ne considère pas du tout l'hypothèse du suicide comme exclue. Supposons, par exemple : Deux êtres sont las de la vie. Un

homme et une femme. Ils décident de mourir ensemble. Avant vous, déjà, des hommes connus ont fait cela. Je songe à Kleist... Vous-même, vous vous occupez, certainement, de poésie et de littérature, monsieur Adler, n'est-ce pas ?

— Je m'en suis occupé dans ma jeunesse.

— Des drames antiques ou moyenâgeux, n'est-ce pas?... Mais ne faisons pas de digression. Ainsi donc, deux êtres ont décidé de se tuer. La femme, la première, s'offre aux balles. L'homme tire. La pauvre femme ne meurt pas sur le coup. Elle se tord dans des souffrances qui le bouleversent, auxquelles, pendant une heure, peut-être, il doit assister, sans avoir le cœur de tirer encore une fois. Et lorsque son tour vient enfin, tout son courage s'est enfui. Il a vu la mort, il n'en veut plus. »

Sebastian s'interrompt un instant. Adler se taisait...

« Notre code pénal ne prévoit pas toutes les situations de l'existence. Mais le droit se charge de trouver des compromis. Si un double suicide comme celui-là ne réussit qu'à moitié — et cela arrive bien souvent — aucun tribunal ne prononce plus, aujourd'hui, la peine de mort. On peut admettre, presque avec certitude, que les jurés répondront non même à une réquisition de peine plus douce. Avez-vous quelque chose à dire, monsieur Adler ? »

Le coupable restait pétrifié :

« Non, non ! Je ne peux pas non plus confesser cela. »

Sebastian dit alors :

« Docteur Elsner ! Ayez donc l'obligeance, s'il vous plaît, de demander à la Présidence s'il y a quelque chose pour moi ! Puis, si vous en avez envie, vous pouvez aller vous promener pendant une heure. »

Elsner s'éclipsa.

Sebastian se leva ; d'un pas vif et remarquablement élastique, il fit le tour de la table et s'approcha d'Adler. Ses paroles nasillardes et rapides sonnaient comme s'il disait quelque chose de tout à fait accessoire, sans importance :

« Adler ! Voyons ! Tu m'as bien reconnu, toi aussi ! »

En même temps il tendait vers Adler un bras légèrement replié, au bout duquel pendait une main perplexe. Mais son regard continuait à fixer le coin sombre. La main offerte ne fut pas saisie.

« Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur le juge... »

Les syllabes finales des mots de Sebastian glissaient, de plus en plus diffuses, les unes sur les autres. Il les éclairait d'un rire artificiel :

« Il s'est écoulé un bon moment depuis que nous nous sommes séparés, Adler ? Hein ? Mais je t'ai reconnu tout de suite. Avant-hier !

— Monsieur le conseiller...

— Laisse donc ! Il n'y a pas de conseiller. »

Sur le siège des inculpés l'homme pesait lourdement. Il avait l'aspect mal tenu des novices après quelques jours de prison. Il avait grossi et sa nuque était devenue épaisse. Une lumière assombrie et angoissante régnait dans la pièce. Ces jours-là les hommes allument les lampes pour le repas de midi et ne voient pas venir l'orage qui les délivrerait. On n'entendait que le souffle d'Adler, le souffle oppressé d'un homme qui avait le cœur malade ou qui portait un fardeau écrasant sur la conscience. En quatre pas rapides, Sebastian se glissa dans le coin, près de la bibliothèque. Il ne songeait plus au tableau qu'il avait accroché là dans l'ombre comme pour se donner à lui-même un avertissement. La célèbre prison d'Arles. La ronde des damnés.

Il ne voyait que le dos puissant d'Adler ; ce dos tremblait sous l'effort de la respiration pénible comme la coque noire du navire en haute mer.

Sebastian, dans son coin, ne bougeait pas.

D'une voix à présent très menue il dit :

« As-tu une raison pour ne pas te laisser reconnaître par moi ? »

Alors la voix qui appartenait à ce corps secoué par la tempête répondit :

« Dieu sait que je n'ai aucune raison! »

La réplique de Sebastian cherchait à sonder Adler :

« Dieu sait que tu en as une. »

Et, appuyé dans son coin, face à ce dos chancelant qui ne se retournait pas, Sebastian dévida son âme mot à mot :

« Ne dis pas que nous n'étions que des enfants, Adler! Cette excuse n'a aucune valeur à mes yeux. Ce qu'un enfant a tué ne ressuscite pas. Vingt-cinq ans, c'est peu de chose. Le temps, ce n'est rien! Je l'ai terriblement éprouvé. Non, je ne te mens pas. Bien certainement, je n'ai pas toujours songé à cela, je n'y ai même pas songé souvent, mais je l'ai senti, Adler, je l'ai toujours senti. Et aussi depuis certain jour, j'ai su que tu reviendrais. Oh! comme je l'ai redouté, ton retour! Jadis, il vint une lettre de toi. Je l'ai déchirée sans la lire. Comme je fus heureux lorsque ta mère mourut, car avec elle, toute trace de toi disparaissait de la ville. Sache que pendant vingt ans je n'ai pas fait un voyage par crainte de te rencontrer. Oh! je t'en supplie, tais-toi! ne parle pas encore! Voilà un terrible problème, Adler! Moi-même je ne le comprends pas. Je ne peux pas le résoudre. Une équation à cent inconnues. Je ne bavarde que parce que je suis impuissant à dire la vérité! Aide-moi! Je t'en supplie, n'écoute pas le mensonge, n'écoute pas mes paroles, n'écoute que moi, moi seul! Et ne parle pas, ne parle pas encore! »

Adler n'avait rien dit, mais sa tête tombait un peu plus.

« Je sais ce que tu vas répondre, je connais toutes tes objections. La culpabilité? Qu'est-ce au juste? Nous avons reçu notre corps, notre sang, notre cerveau, notre hérédité. Nous qui ne pouvons pas même décider de notre destin, comment serions-nous responsables du destin des autres? Bon, bon! Je connais cela. Si je ne t'avais pas chassé, un peu plus tard, tu serais parti toi-même ou un autre t'aurait chassé? Bon! Cela devait arriver? Mais cela n'empêche pas que j'ai ruiné ta vie! Je reconnais que je suis responsable, moi, et moi seul, de ce que tu as fait. »

Adler, serrant ses tempes de ses poings fermés, poussa deux grognements de sourd-muet. Cela ressemblait à : « Non! non! » Sebastian fermait les yeux, il était pâle comme s'il eût absorbé un narcotique :

« Non! Ne dis pas cela! Ne dis pas : la conscience! Je n'en fais aucun cas. J'ai cru trop de choses, et j'ai trop vécu. Moi-même, je suis absolument dénué de conscience. J'ai constamment abandonné des femmes sans m'inquiéter des enfants que j'ai peut-être eus d'elles. Oh! c'est encore pis qu'un manque de conscience! Je les ai oubliées, elles, leur voix, leurs yeux, leurs cheveux, sans regrets, sans remords. J'aurais pu assassiner dix fois sans risquer une nuit blanche. Mais, vois-tu? c'est ainsi! Toi je n'ai pas pu t'oublier un instant. Je reconnais que j'ai brisé ta vie. Mais je reconnais aussi que tu m'as désespéré. Lorsque tu étais près de moi, ta grande valeur a fait de moi un criminel; lorsque je t'ai chassé, elle m'a ravi mon âme à jamais. Maintenant, alors que la mort est si ridiculement proche, je reconnais que tu as été le désespoir de ma vie. Et c'est toi, justement, que j'aurais dû aimer! »

Le dos d'Adler se courbait comme celui d'un buffle qui baisse ses cornes. Ses propres paroles semblaient, à Sebastian, lointaines comme au mourant les encouragements du prêtre :

« Je sais qu'il y a l'expiation, non le pardon. L'expiation est stipulée par la loi... non le pardon... C'est une folie, mais je te demande... ce qui n'existe pas... »

Avec un hurlement convulsif, Adler bondit. Le siège des inculpés s'écrasa par terre :

« Devant Dieu! Je ne suis pas coupable! »

Sebastian cria, lui aussi. Ou n'était-ce pas plutôt une plainte :

« Non, tu ne l'es pas... toi, tu ne l'es pas! »

Et ce qui arriva alors, cette pièce, avec sa lourde table, sa bibliothèque pleine de livres de droit, son siège pour les accusés et ses quelques misérables meubles, le

contempla pour la première et la dernière fois. Avec un visage mortellement défait, le juge se précipita sur l'inculpé et l'étreignit. On eût dit que les deux hommes s'apprêtaient à une lutte. Mais Sebastian glissa ; Adler le retint sous le bras comme un blessé. Dans cette attitude tendue, comme des statues douloureuses, ils s'immobilisèrent une minute, deux minutes.

Puis, de la poitrine d'Adler, sortirent ces mots :

« Voyons, monsieur le conseiller ! »

Lentement, Sebastian releva la tête. Qui voyait-il ? Il était debout. Plein d'étonnement et d'effroi un visage absolument étranger le fixait et cherchait à déchiffrer sur ses traits la folie ou la ruse criminelle. Non, il n'avait jamais vu ce visage. Adler avait-il disparu, soudain, et celui-ci était-il resté à sa place ? Portait-il une calvitie toute bosselée ? Oui, Mais les cheveux bouclés rouges qui, pendant le premier interrogatoire brillaient d'un tel éclat dans le soleil, n'étaient plus, maintenant, que de la filasse noire et blanche.

Tête mélancolique et ravagée de littérateur raté, qui se trouvait, à présent, dans le malheur.

Devant ce visage, il était impossible de reconnaître Adler.

Sebastian alla à la fenêtre et se détourna un instant pour respirer tranquillement et se ressaisir. Il ne pouvait y parvenir. Il attendit. Puis, s'observant comme un acteur prêt à entrer en scène, il fit un effort et, d'un pas léger, presque sautillant, il revint à son bureau :

« Alors, vous ne vous rappelez absolument rien du lycée Saint-Nicolas ?

- Non, je vous jure que non, monsieur le conseiller !
- Cependant, vous vous appelez bien Franz Adler ?...
- Franz-Joseph Adler, de Gablonz ! »

Sebastian se laissa tomber sur sa chaise et fixa son regard sur le dossier ouvert de Clémentine Feichtinger :

« Oui... c'est vrai... c'est pourtant vrai... Franz-Joseph Adler et Gablonz, les deux noms sont sur votre fiche... Voilà la différence... Je ne l'ai pas vue ou je l'ai oubliée... »

Et il ébaucha un geste incertain, ce geste poli par lequel on invite un hôte à s'asseoir, geste déplacé en ce lieu. D'ailleurs, le prévenu restait debout, tandis que Sebastian essayait de déguiser son épuisement et sa gêne :

« Je regrette beaucoup, cher Monsieur... mais ce qui s'est passé tout à l'heure... je ne puis l'effacer... Je vous prie de l'oublier et de m'excuser... Je vous ai pris pour un ancien camarade avec lequel vous avez quelque ressemblance... »

Le détenu murmura, de nouveau résigné à son destin :

« Il y a beaucoup de gens qui portent le même nom que moi. »

Sebastian ajouta d'une voix de plus en plus voilée :

« Il va de soi, cher Monsieur, que cette extraordinaire confusion ne vous fera aucun tort. Je vous donne ma parole que votre cas sera traité avec le même zèle que si vous étiez réellement ce... Je vous en prie, chassez de votre souvenir ce que je vous ai dit sur une tentative de double suicide. Mais si vous êtes absolument innocent, nous emploierons tous les moyens possibles... Pour le moment, adieu... Et oubliez... c'est convenu... »

A reculons, le prévenu quitta la salle. Il était content de s'en aller, bien qu'il eût espéré soutenir un interrogatoire régulier comme il en est dû à tout inculpé. Sur son visage se voyait encore une expression de stupéfaction effrayée.

A présent, Sebastian ouvrait une fenêtre. Ce n'était peut-être que de l'air empoisonné qui soufflait dehors, mais, du moins, il venait d'espaces libres. En bas, la rue se traînait. Ses tramways, ses voitures, ses chevaux, ses habitants, tout avançait par petites secousses, et à petits pas, tout voulait aboutir quelque part, là où l'on ne connaît plus rien de soi-même. Les chiens, seuls, paraissaient mener joyeuse vie, car ils vagabondaient en cercles et hors du droit chemin. Le petit jardin qui faisait face au tribunal semblait pris de syncope comme un être humain. La surface lisse et verte des arbres entrelacés

s'engourdisait, expirante et enténébrée. Comme un baiser de géant, l'air mort pesait sur les bruits somnolents de la vie. Les bruits de la rue résonnaient comme des rires étouffés. Quelque chose de blanc, qui ressemblait à du petit lait, s'était répandu dans l'atmosphère. Cela faisait l'effet de paroles banales qui se glissent dans un entretien douloureux. On n'en recevait aucune délivrance, mais plutôt un adoucissement.

Le D^r Elsner retrouva son chef, le corps à demi penché hors de la fenêtre.

« Il fait un peu meilleur, osa-t-il remarquer.

— Je ne trouve pas. »

Sebastian récusait le mensonge consolant. Le secrétaire mit en ordre le dossier Feichtinger :

« J'ai entendu dire, à la Présidence, quelque chose qui vous intéressera beaucoup, monsieur le juge... La police serait sur les traces du tout dernier client de la victime... Il y a eu une nouvelle déposition... S'il survient quelque chose de sérieux, on nous avertira immédiatement... »

Sebastian se retourna brusquement. Sa bouche resta ouverte un moment avant de livrer passage à ces mots :

« Alors... mais alors... Ce n'était qu'un fantôme de justice ! »

Avant même d'avoir pu réfléchir au sens de ces paroles obscures, Elsner vit cet homme si méticuleux et si réservé se livrer à une mimique dont il ne l'aurait jamais cru capable. Sebastian levait les bras, et la tête renversée, tendait les mains en l'air. De même, sur les vieilles images, les personnages bibliques cherchent à saisir le vêtement flottant de l'ange qui s'enfuit. L'épouvante de l'annonciation se perdit dans l'espace comme un point lumineux.

Et, réellement, Sebastian venait de vivre une de ces minutes qui ne se renouvellent pas, qui ne peuvent se décrire, qui relient d'un trait de feu l'homme à Dieu.

Mais, immédiatement, il s'affaissa ; il eut honte de son extase ; il eut honte de Dieu comme d'un être en la société duquel on n'aime pas à se laisser surprendre :

« Chose extraordinaire ! J'ai pris ce Franz Adler... l'un de mes anciens camarades de classe. »

Elsner s'étonna :

« Avant-hier, déjà, j'aurais pu aisément dissiper cette erreur, monsieur le juge. Cet homme ne s'appelle pas Franz, il porte le surnom de Joseph le Devin. C'est une figure connue au café de la Bohème et au Club des Joueurs d'échecs. Je l'ai souvent rencontré moi-même. »

Il était désagréable à Sebastian de se livrer davantage à un inférieur. Mais puisqu'il avait commencé, il fallait encore ajouter quelque chose :

« Avant-hier, nous avons fêté — moi et mes anciens camarades — un anniversaire. Et sous l'influence de cette fête, j'ai confondu deux visages... A un quart de siècle de distance, ce n'est pas très étonnant...

— Cela arrive, en effet », acquiesça le secrétaire.

Sebastian parcourut la pièce deux ou trois fois. Il jeta un regard sur la prison d'Arles :

« Il faudra avoir soin que cet homme soit remis immédiatement en liberté. Vous me ferez, aujourd'hui même, je vous prie, un message téléphonique !

— C'est entendu, monsieur le juge. »

Un sourire qui devint presque sarcastique s'empara de la physionomie de Sebastian. Il avait admirablement réussi à masquer le voisinage de Dieu. Il détourna le cours de sa pensée :

« Vous êtes un excellent sténographe, n'est-ce pas, Elsner ?

— Oui. En dehors de mes fonctions j'enseigne même la sténographie.

— Eh bien ! cela m'intéresserait beaucoup si vous pouviez lire, ne fût-ce qu'une ligne, de ce manuscrit.

Et, d'une main tremblante, il lui tendit les feuilles de papier sur lesquelles, hier, il croyait avoir déversé, sous forme de caractères rapides et de gribouillages confus, une partie de son existence.

Elsner retourna le document dans tous les sens, le

rapprocha, l'éloigna, s'approcha de la lumière, revint à sa place et, finalement, déclara :

« Non, je ne puis en déchiffrer un mot. Ce système m'est absolument inconnu. Mais, si vous le désirez, monsieur le juge, je soumettrai cet écrit, pour analyse, à un expert. »

Sebastian, d'une main prompte, reprit sa sténographie :

« Ce n'est pas nécessaire, Elsner, merci ! Je suis même content que le contenu de ces pages ne soit pas très accessible, car qui sait, peut-être tout est-il différent... après tout... de... »

Il s'interrompit soudain et, rassemblant cette histoire d'une faute de jeunesse, il l'enferma vivement à clef dans un tiroir de son grand bureau.



C.D.I. IROISE

Composition réalisée par EUROCOMPOSITION

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche (Sarthe).

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 6, rue Pierre-Sarrazin - 75006 Paris.

ISBN : 2 - 253 - 06160 - 3

◆ 42/3182/5